



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

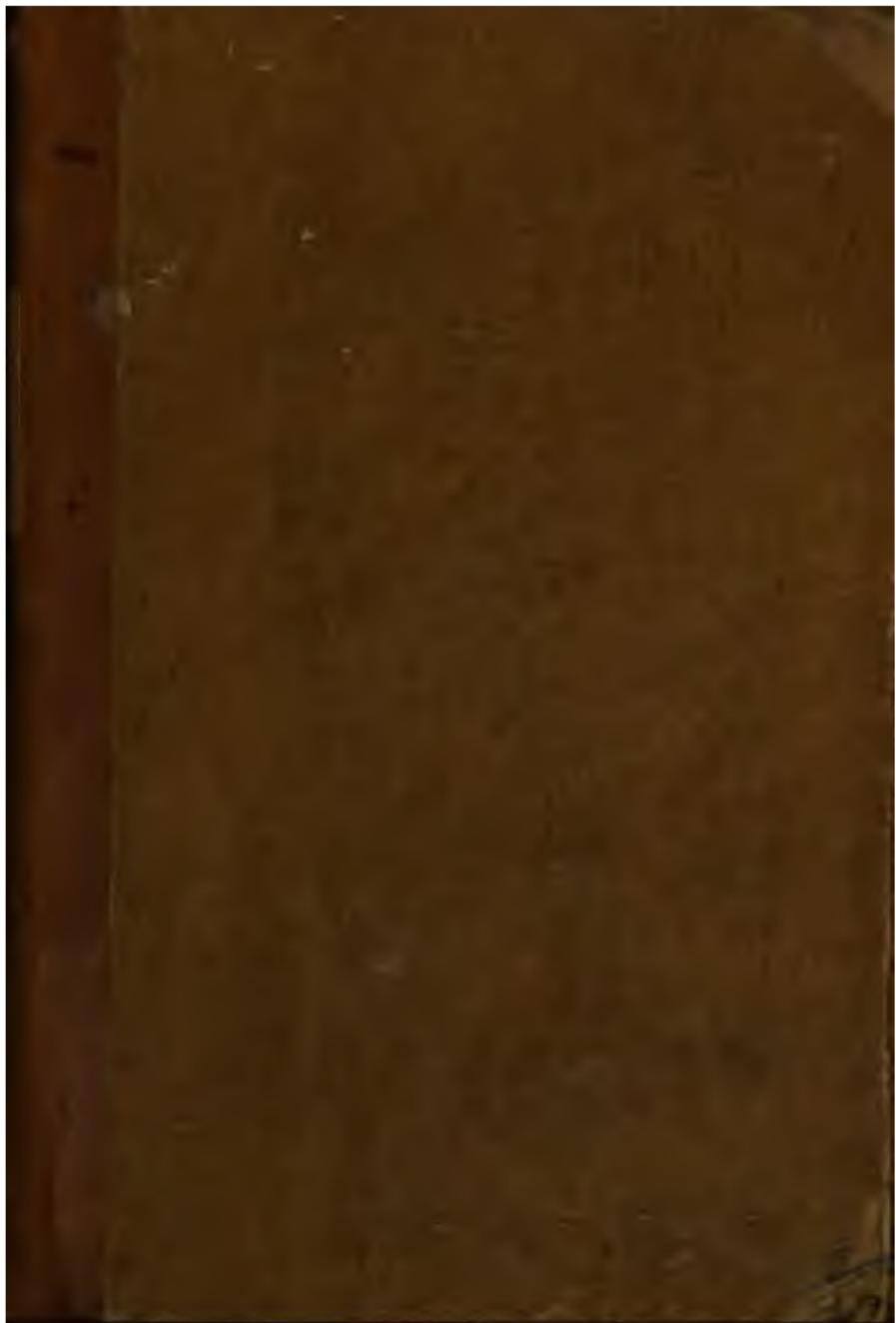
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



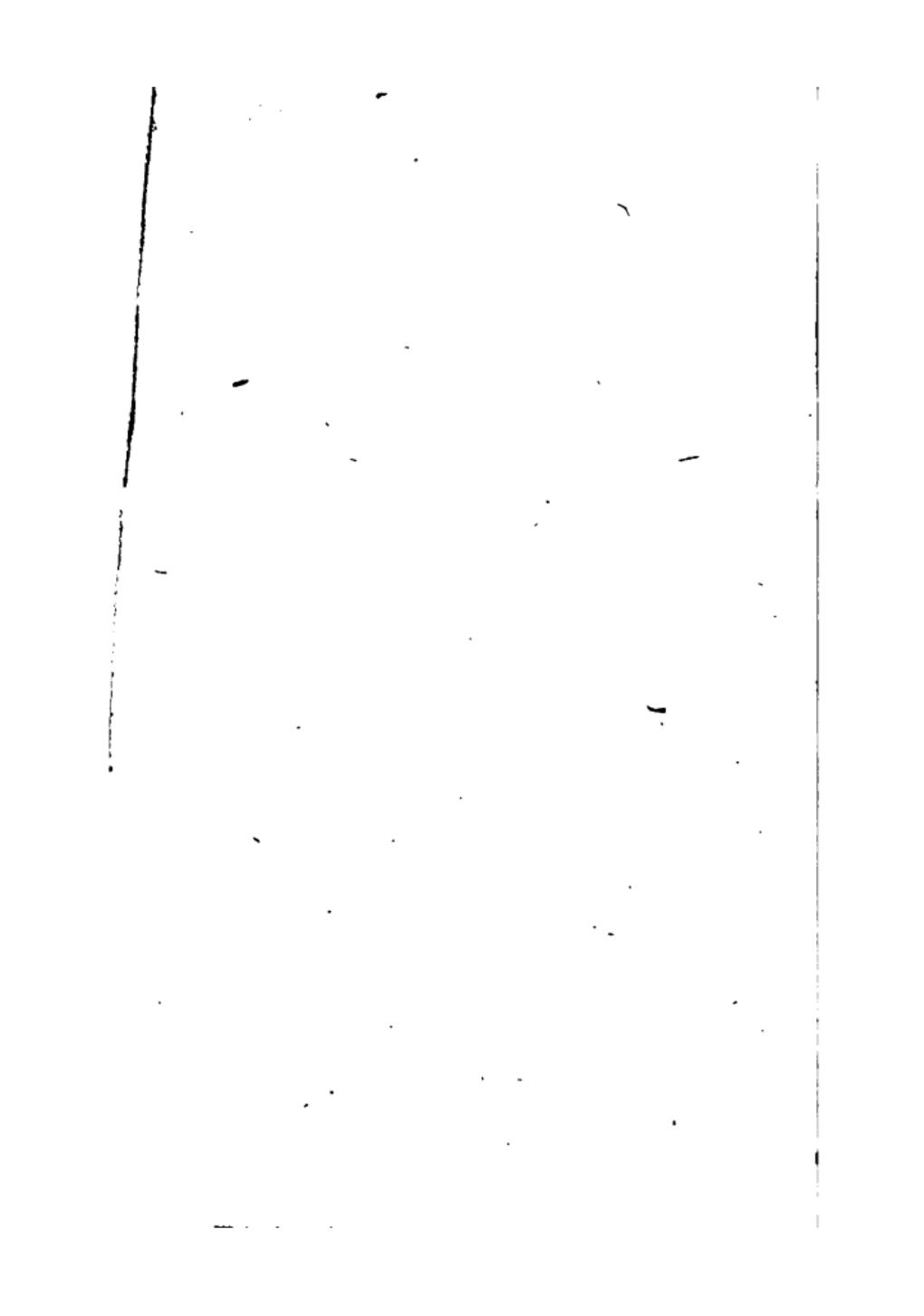
EX BIBLIOTHECA
ANTONII-JOSEPHI
BRANCHE.

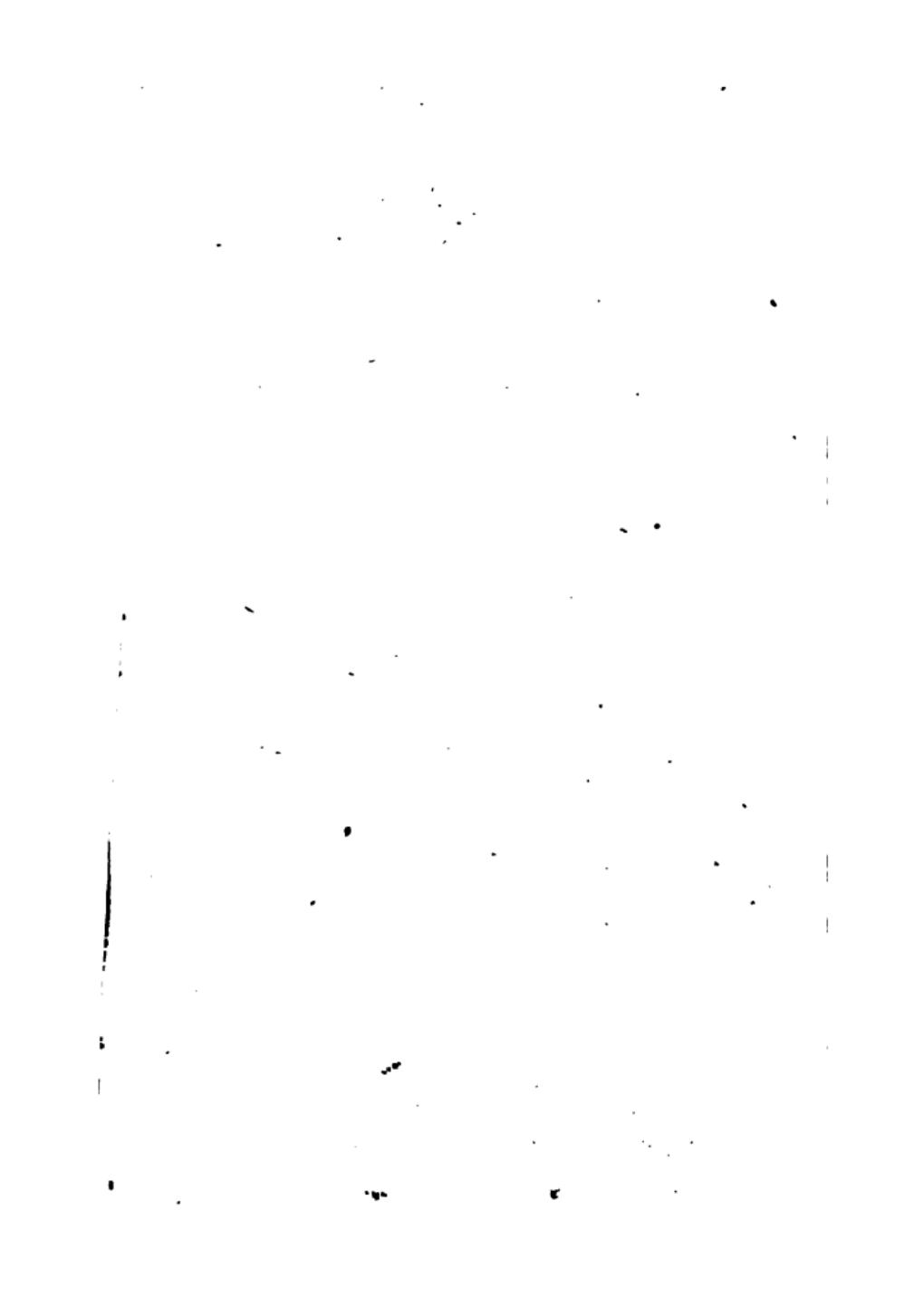
V.E. Fr. II A. 16 31

145

cc

Meillard de Fr Just







*Je vous bien Madame, qu'on ne m'en a point
Imposé sur vos dérèglements.....*

LES DANGERS
DE LA PASSION DU JEU,

OU

HISTOIRE
DE LA BARONNE
D'ALVIGNY,

Par Mad. D. M. S. J. N. A. J. F. d'O.

L'avarice est mère du jeu :
Dans l'ame d'un joueur bientôt s'éteint le feu,
Et l'amour des vertus sublimes ;
Le jeu , la soif de l'or enfantent tous les crimes.

D. M. S. I.



A P A R I S ,

Maurie

Chez MARADAN, Libraire , rue du
cimetière S. André-des-arc's, N° 9.

1793.



HISTOIRE DE LA BARONNE D'ALVIGNY.

A MADAME
LA COMTESSE D'IMMO-ROTARNY.

Ce mardi 24 octobre 1786.

Oui, ma sœur, mon mari a été témoin à *Calcuta*, dans l'Inde, possession anglaise, du fait suivant.

Sir CHARLES MAC-HACLIN, Baronet, avoit joué et perdu toute sa fortune, ou du moins il ne restoit plus de ses trésors immenses qu'un superbe hôtel à Londres,

A ij

magnifiquement meublé. Il propose de le jouer contre une somme spécifiée; on accepte sa proposition. Il demande d'avoir sa femme pour partenaire, (car c'étoit une partie de wisk qui devoit décider si sir Charles Mac-Hacline auroit ou non un hôtel;) on y consent. Miledi soumise à son mari avec un respect dont, depuis deux cents ans, nous n'avons plus d'idée en France, quitté son métier de tapissier, et vient prendre place à la table du jeu. On donne les cartes. Votre beau-frère étoit présent et observoit avec un œil philosophe les quatre joueurs, et plus attentivement encore sir Charles

et son épouse. Les mains de Milédi trembloient comme à quelqu'un prêt à commettre, pour la première fois, un crime atroce; une sueur froide couloit de son front. Elle et sir Charles perdirent la partie; aussi-tôt la figure de Milédi-redevint calme comme l'apparaissant, et il eût été impossible de distinguer sur sa physionomie ce qui se passoit dans son ame. Si cependant j'en juge d'après moi, elle devoit souffrir les plus cruelles angoisses.

Cette anecdote, dont vous avez été à-peu-près instruit dans le temps, en réveillant votre curiosité, augmente en vous aujou-

d'hui le desir d'avoir par écrit et de ma plume l'histoire de la baronne d'Alvigny , dont l'an dernier , chez la vieille Maréchale , vous prétendez que j'amusai deux soirées entières toute la compagnie , au point que , pendant deux jours , on oublia tout-à-fait le Cavagnate , le triste Cavaguoke , qui vous donne tant et de si sombres vapeurs . Mais , ma chère Comtesse , il est bien différent de raconter ou d'écrire . La nouveauté de l'événement qu'on raconte , l'accent de voix de la personne qui parle , la bienveillance de celles qui écoutent , un je ne sais quoi que tout le monde sent , et

qu'on n'a jamais défini; d'autres motifs encore peuvent contribuer à rendre intéressant le récit d'une aventure qu'on fait devant une Société, si non d'amis, du moins d'hommes et de femmes favorablement prévenus pour l'historien. Mais le charme d'illusion, ces dispositions à l'indulgence, naturelles à un auditoire, aux plaisirs duquel on se livre de bonne grâce, la politesse, les égards dus à quiconque se prête à nous amuser, à nous occuper selon notre goût, notre envie, tout cela est perdu pour l'écrivain. On le lit de sang-froid, et s'il n'a pas les qualités qu'on exige avec raison de ce-

lui qui prétend instruire et amuser le public ; il devient l'objet d'une critique souvent amère, et le ridicule dont il se couvre, le suit même après la mort. Voilà pourtant, ma chère Comtesse, à quoi je m'expose en vous accordant ce que vous me demandez. Mais le désir de présenter un tableau effrayant de l'extrême avilitissement, du désordre où peut conduire l'excès du jeu, m'empêchera de songer à mon amour propre. D'au moins d'ici à dimanche je ne m'en occuperai qu'à mon miroir, c'est-à-dire aux seules heures de ma toilette. Tous les autres moments je les employerai à vous satisfaire.

de la bardine d'Alvigny. 9

Vous convenez , sans doute ,
ma sœur , de cette vérité , que ,
de toutes les passions la plus nui-
sible et la plus dangereuse , sur-
tout pour les femmes , c'est celle
du jeu . Source de tous les vices
et de tous les malheurs , elle est
malheureusement de tous les âges ,
Née pour ainsi dire avec nous ;
elle ne nous quitte qu'au tombeau .
Il n'en est pas de même de Pa-
mour , qui n'aime que la jeunesse .
S'il nous égare dans le printemps
de notre vie , bientôt le jour de la
raison arrive , et l'enfant ailé s'en-
vole loin de nous . Mais le jeu ! ...
L'histoire que je vais rapporter ,
quelqu'effrayante qu'elle soit , ne

corrigera personne. Elle pourra être utile cependant , si elle engage les pères qui la liront , à détourner leurs enfans de ces sociétés , où , entraînés pour leur ruine , on fait éclore en eux le germe d'une passion , dont presque toujours les suites sont le crime , et la honte qui l'accompagne.

Mademoiselle de Rosnaincourt dut sa naissance à des parents nobles , mais sans fortune. À peine sortie de l'enfance , son père lui apprit à jouer tous les jeux. (1)

(1) Bien différent , un père , vraiment sage , exigea que la communauté de biens entre sa fille et son gendre , fût rompue le lendemain d'une séance , où celui-ci

de la baronne d'Alvigny. 11

« Je veux , disoit-il , qu'elle sache
» défendre ses intérêts , et qu'elle
» ne joue jamais en dupe ». Qui-
conque allume dans un jeune cœur
l'insatiable désir des richesses , et
fomente ce dangereux penchant
par des conseils imprudens , res-
semble à un écuyer mal-adroit
qui lâche les rênes à des cour-
siers fougueux.

On soupçonne que madame de
Romaincour avoit une autre idée

avoit gagné cent mille écus. On le sup-
plie de différer ; non , dit-il , je ne veux
pas que mon sang profite un seul instant
de l'injustice du sort , ni que ma fille
meure un jour dans la misère. L'événe-
ment le justifia.

beaucoup plus criminelle , et qu'elle fendoit ses plus douces espérances sur le bonheur que sa fille pouvoit un jour avoir au jeu , et sur les hazards encore plus heureux qui favorisent presque toujours une jeune et jolie personne.

A quinze ans mademoiselle de Romaincourt acceptoit déjà toutes les parties qu'on lui proposoit , quelques fortes qu'elles fussent , et la fortune justifioit habituellement sa hardiesse : ainsi son gain la mettoit en état de soutenir avec luxe la maison de son père , et de ne se refuser à elle-même aucune de ses fantaisies. Sa beauté , ses grâces , sa vertu , mille aimables qualités

de la baronne d'Alvigny.

qualités lui attiroient l'hominage
d'un grand nombre d'adorateurs;
mais bientôt la foule s'écoula , et
mademoiselle de Romaincourt ne
fut plus entourée que de gens at-
tirés chez elle par le même goût
que le sien.

Elle entroit dans sa vingtième
année , lorsque se présenta chez
elle le baron d'Alvigny , colonel
d'un Régiment. Jeune encore ,
très-bien fait , recommandable
par les plus belles qualités du
cœur et de l'esprit , ayant des
amis ; digne en effet d'en avoir ,
sachant les choisir et les conser-
ver; il la demanda en mariage. Il
l'a se décider à en faire sa fem-

me. Depuis qu'il la connoissoit plus particulièremenr , il avoit obtenu d'elle une promesse d'être un an sans jouer , et que ce temps révolu , elle ne se permettroit que les jeux qui servent d'amusement aux femmes sages et raisonnables. Quelques jours avant de s'épouser , ils eurent ensemble une longue conversation sur le danger du jeu , par qui la fortune et la vertu courrent un égal hazard. « Le jeu , lui dit-il , est une passion aveugle , sinistre , sordide , frénétique , et à laquelle on peut donner toutes les qualifications dégradantes. Cette passion fait braver l'opinion publique qu'on

» affecte de mépriser. L'usage, la
» loi impériuse des gens du mon-
» de ; des besoins chimériques
» nés d'un luxe scandaleux, d'ab-
» surdes couversations ne cessent
» d'augmenter cette passion effré-
» née; elle influe sur toutes les
» circonstances de la vie privée.
» Un joueur de profession, (il
» fait un métier indigne, puisque
» les profits en sont injustes,) est
» presque toujours sans délica-
» tesse, sans urbanité. Hors du
» jeu il ne s'entretient que des
» coups extraordinaires; heureux
» ou malheureux qui lui sont ar-
» rivés; et sa vie n'est qu'un tissu
» de remords et de chagrins. La

Histoire

» fortune vous a favorisée jus-
» qu'ici; eh bien , modérée dans
» vos desirs , jouissant de ses fa-
» veurs , possédez-les sans vous
» exposer aux regrets de leur per-
» te. C'est l'usage et non la pos-
» session des richesses qui en fait
» le vrai charme ; n'établissions
» jamais nos jouissances sur la
» ruine d'autrui. Le temps qu'on
» donne au jeu , on le dérobe à
» l'amour. Je suppose que l'on
» gagne sans cesse , le plaisir est
» peu vif et presque toujours mé-
» diocre. On se rappelle tel ou tel
» coup dont on n'a pas su pro-
» fiter , et ce retour sur le gain ,
» cette idée , qu'on pouvoit gagner

» davantage, ne laisse jamais goû-
» ter un plaisir pur, ni entier ;
» qu'du contraire on perde habi-
» tuellement; le chagrin devient
» extrême. L'humeur, le dépit
» s'en mêlent. Ce n'est qu'ainxi
» têt, rage, convulsions. On voit
» parfois avec raison un joueur
» au pilote, vingtaine sur une auto-
» griseuse et sans pilot. Quoi que
» tous des joueurs ne soient pas
» des hommes infâmes, ils n'en
» sont, pour la plupart, guères
» moins reprehensibles; parçq
» qu'ils s'exposent à la déviance,
» au vice, doiven un apposer d'u-
» nijou que comme des chemins,
» à après avoir retroussés des fois q

Mademoiselle de Romaincourt convint que les raisons de monsieur d'Alvigny étoient pleines de sagesse. A son tour elle lui répondit, avec esprit, celles qui, jusqu'alors, l'avoient dompté irrésistiblement. livrée au jeu Mes personnes, nous le savez, ajouta-t-elle, mes sont point riches, et sans les parties et les dez je n'essaie pu paroître dans le monde mais avec cette noble décence convenable à mon rang. Je me suis trouvée plusieurs fois à même que mes honorables pères, id estre utile, m'a été de mes jours. Voilà ciò qui m'a déterminée à jouer; et non pas un penchant naturel; comme lors a

pu le croire. --- Ces sentiments honnêtes sont dignes de ma chère de Romaincourt : ils l'excusent, ils la justifient même entièrement à mes yeux ; mais je ne veux plus qu'elle ait besoin d'une si dangereuse ressource. Avec deux mille écus qu'elle touchera pour sa pension, ma chère de Romaincourt recevra encore cent cinquante francs, dont elle pourra obliger son père. O ma tendre amie, tous mes désirs sont pour ta félicité ; et j'espèrre que tu ne formeras plus des souhaits aussi-tôt que j'aurai le bonheur de te posséder.

« Comme rare gisement antique peut-être reprit alors avec bala-

29 *Histoire de la*
theusiasme de la reconnoissance
modemeiselle de Romaineour,
que pourrai-je désirer ? Sans doute,
sans nul espoir d'aucun bien à
prétendre pour le moment , ni
pour l'avenir , comblée de vos
bienfaits , accablée de vos géné-
rosités , ah ... c'en est trop . Où ,
je jure par l'estime , les tendres
sentimens que vous m'inspirez ,
quel je me conduisai toujours par
vos seuls avis , et que le jeu pour
moi ne sera jamais qu'un plaisir
innocent , dont même je ne me
repermettrai l'usage que lorsque
vous penserez que je pourrai le
faire sans danger . Voilà comme
elle s'abusait elle-même , car elle

étoit de bonne-foi dans l'engagement qu'elle prenoit.

Le Roi signa leur contrat , ils se marièrent deux jours après.

Madame d'Alvigny fut présente. A peine parut-elle à la Cour qu'on ne parla plus que de la belle Baronne , id est ses grâces et de sa sagesse. C'étoit à qui l'enleveroit le premier à son époux. Tous les hommes vouloient être menés chez elle , chaque jour elle recevoit des déclarations nouvelles qu'elle n'écoutoit point. Elle chérissoit le Baron , et ne vouloit aimier que lui.

Quelque temps après son mariage , dans un voyage qu'elle fit

hors de France , un Monarque puissant en devint amoureux. En esclave soumis plus qu'en Roi , il lui déclara la passion qu'elle lui avoit inspirée ; mais elle se conduisit avec tant d'esprit , de sagesse et de prudence , qu'elle changea l'amour du Prince en respect , en estime pour ses vertus. Elle ne quitta point sa Cour sans emporter , malgré elle , les plus riches cadeaux , et l'on fut persuadé universellement (idée honorable pour tout notre sexe) qu'elle avoit refusé de honneur et sans fierté la conquête d'un Souverain jeune, aimable, galant, généreux , et disposé à réaliser tous les pro-

jeûs d'ambition, que la Baronne eut pu concevoir, même pour l'approcher de son trône , et le lui faire partager.

Sans être nullement jaloux de sa femme , monsieur d'Alvigny avoit cru plus raisonnable d'accélérer son retour. Il ramena la Baronne dans une terre qu'il possédoit en Normandie. Il espéroit en outre que l'air de la campagne lui seroit favorable : elle ressentoit déjà de légers mal-aises de sa première grossesse.

La Baronne revint à Paris pour ses couches ; elles eurent des suites si fâcheuses , qu'on craignit assez long-temps que la mère ne

succomba avec sa jolie petite fille : le danger que madame d'Alyigny courut la rendit plus chère encore à son époux. La crainte où il avoit été de la perdre , ainsi que le gage précieux de leur tendresse mutuelle , manqua de lui déranger la tête. Il n'aimoit point la Baronne , il l'adoroit. Depuis qu'ils étoient mariés ils n'avoient pas eu la plus légère altercation. Plut à Dieu qu'une si donne paix eût été inaltérable , et que la passion que la Baronne avoit pour le jeu , n'eût pas repris son empire , ne se fût pas rallumée avec une violence , que rien ne ralentit , ni ne diminua que

que par de très-courts intervalles!

Jusqu'alors madame d'Alvigny avoit tenu exactement sa promesse. Elle ne jouoit point, et même évitoit avec soin toutes les occasions qui s'offroient incessamment. Par malheur il s'en présenta une presqu'impossible à éviter. Priée du mariage d'une de ses cousines, il fallut bien qu'elle se trouvât à cette fête. Le repas fini, les tables de jeu dressées, on proposa à madame d'Alvigny un Pharaon. Le jeu rend le fardeau de l'ennui un peu moins insupportable. Elle résista longtemps, et n'accepta qu'en se rendant aux sollicitations réitérées

et pressantes de son mari. Il n'imaginoit pas que sa condescendance momentanée alloit décider du sort de la Baronne , et la perdre pour jamais.

Madame d'Alvigny joua d'un bonheur complet ; elle gagna douze mille francs dans sa nuit. Cette nouvelle caresse de la fortune lui devint bien funeste ; elle lui rendit tout son premier amour pour le jeu. Dans ces commencemens elle n'osoit pourtant pas trop se livrer. D'abord ce n'étoit que chez sa mère , lorsque son mari ne devoit point y venir. Ensuite de temps à autre elle se laisseoit aller devant même le Baron , mais

comme à regret et contre sa volonté. Bientôt enfin elle ne se contraignit plus. Elle donnoit pour raison de jouer chez elle, qu'une maîtresse de maison deoit chercher à amuser son monde; quand elle étoit nécessaire. Jouoit-elle chez les autres, sa réponse étoit que la politesse ne permettoit pas qu'on refusât toujours.

Une fois qu'elle perdit beaucoup, le délicat Baron hazarda un léger et tendre reproche. Belle Baronne, je vous avois bien averti que ma tendresse pour vous.... Ah, je vous entends; répondit-elle, avec un charmant

sourire ; vous m'aimez , vous m'aimez toujours , et moi j'ai mal tenu ma parole ; mais , mon ami , ma promesse fut de vous chérir sans cesse ; mon bonheur est attaché à la tenir , c'est un contrat sacré , c'est une dette d'honneur ; eh ! pourrai-je me lasser d'être heureuse ? Qu'un mot flatteur sorti d'une belle bouche a l'art de séduire ! Le Baron désarmé n'a pas la force d'en dire davantage ; il venoit de recueillir un héritage considérable , il augmenta donc d'un tiers la pension de la Baronne.

A la plus grande satisfaction de son époux , madame d'Alvi-

gny devint mère une seconde fois. Il chercha alors tous les moyens possibles de conserver le patrimoine de ses enfants, et de leur transmettre ainsi qu'il l'avoit reçus, ne se regardant à leur égard que comme un dépositaire, auquel on avoit confié la gestion d'un domaine.

La Baronne étoit toujours la même; il faut entendre par là toujours aimable et toujours joueuse. De nouveau son mari la reconduisit dans sa terre. Ils demeurèrent près de six années à la campagne. Tout ce temps, madame d'Alvigny prouva qu'elle étoit capable de remplir ses de-

vöirs. Epouse tendre et vertueuse, bonne mère, occupée sans cesse de l'éducation de ses enfans, économe par goût, bienfaisante par caractère, bénie des malheureux; (car alors elle agissoit d'après la persuasion où elle étoit que quiconque est riche, devient le débiteur de ceux que la misère accable,) estimée, recherchée, chérie même de ses voisins; son éloge étoit dans le cœur et la bouche de tout le monde.

Un jour elle reçut une lettre de sa mère. Cette lettre lui annonçoit que, sous huitaine, madame de Romaincourt l'embrasseroit; qu'elle comptoit se rendre avec là

duchesse de Wastelane, qui se disposoit à partir pour prendre possession d'une magnifique terre, nouvellement achetée et érigée en duché. Cette belle acquisition avoisinoit les domaines du Baron. A cette nouvelle de l'arrivée de la Duchesse, ce fut grande joie au château d'Alvigny. Le plaisir brilla d'un feu plus vif dans les yeux de la Baronne. Elle alloit revoir une mère qu'elle chérissait et qu'elle n'avoit point vu depuis plusieurs années; son mari partageoit sa gaîté. Tout le monde autour d'elle jnussoit de son bonheur. On fut au devant de malheur

de Romaincourt et de la Duchesse. Du plus loin que madame d'Alvigny aperçoit leur voiture , elle s'écrie avec la joie la mieux sentie : voilà ma mère. Ah , voilà bonne maman ! répétent Rose et Henri. Ils ne connoissoient cependant madame de Romaincourt ; qu'eût été sur ce qu'ils en avoient entendu dire à leur petite maman ; mais la tendresse de madame d'Alvigny avoit passé dans les cœurs de sa petite famille ; et rien n'étoit fait pour intéresser davantage que les transports enfantins de Rose et de Henri. Vous avez des enfans , ma chère Comtesse ; ainsi vous portez

aisément vous faire une idée vraie de la scène qui se passa alors au château d'Alvigny entre madame de Romaincourt, sa fille, son gendre, la Duchesse, la petite Rose et son frère.

Le lendemain la Duchesse partit pour Wastelane, à la distance de deux lieues seulement d'Alvigny. Après avoir essuyé la corvée de sa réception ; et s'être montrée pendant trois jours à ses vassaux, fatiguée du bruit des cloches, de l'artillerie et des sons discords des instruments champêtres, pour se délasser des fêtes villageoises, plus bruyantes que gaies, elle courut chez la Baronnié

qu'elle avoit beaucoup goûté dès leur première entrevue.

Plus elles se connurent, et plus elles s'aimèrent l'une et l'autre. Aussi dès ce moment, formèrent-elles le projet d'être ensemble le plus souvent possible. La Duchesse se plut infiniment au château d'Alvigny ; elle y prolongea son séjour un mois entier : il étoit difficile de quitter la Baronne ; elle possédoit un charme peu commun pour retenir auprès d'elle. La Duchesse n'étoit pas moins aimable, et comme elle servit plus que personne à entraîner son amie dans le précipice, dont nulle puissance humaine ne

put la retirer ; il faut que vous la connoissiez plus particulièrement , et que je vous en trace ici le portrait.

La Duchesse commençoit les premiers beaux jours de son été ; on lui donnoit vingt-huit ans. De grands yeux noirs , pleins d'expression , de ces yeux qui peignent tout-à-la-fois le sentiment et la volupté ; une taille plutôt petite que moyenne , mais bien prise , mais élégante ; de longs cheveux cendrés en abondance et bouclés naturellement ; une peau éclatante , une jolie gorge , et par-dessus tout cela le son de voix le plus enchanteur ; voilà

quels étoient les avantages extérieurs de la Duchesse.

Quant à son caractère, comme un Caméléon , elle prenoit toujours , et à son gré , celui dont elle croyoit avoir besoin pour plaire. Le sien pourtant sembloit appartenir à la domination , à la raillerie , à cette espiéglerie froide , raisonnée , maligne même. Elle contrefaisoit avec grâce qui elle vouloit d'une manière piquante et risible. Le plaisir parroissoit être sa grande affaire : elle parloit souvent de sa sagesse ; mais comme un poltron de sa valeur. On la recherchoit pour sa gaieté naturelle , son humeur douce

douce et franche. Madame de Wastelane n'étoit point méchante à découvert. Qu'il la voyoit pour la première fois, en jugeoit favorablement et lui supposoit un bon cœur; mais l'enfer forma son ame, si son corps étoit un don du ciel. Elle ne s'en rapportoit jamais qu'à son esprit, auquel, pour un bon mot, elle sacrifioit jusqu'à ses connoissances les plus intimes. Sa manie étoit de briller, et qu'on la citât par-tout. Elle parloit avec aisance, vivacité et chaleur. Toutes ses expressions pures et choisies annonçoient une femme du plus grand monde. Elle disoit bien tout ce qu'elle vouloit

dire ; elle défendit elle-même sa cause à la grand'chambre du Parlement. Du gain de son procès dépendoit sa liberté et sa fortune ; elle plaidoit en séparation contre son mari , âgé de quarante à cinquante ans plus qu'elle ; elle parla avec tant d'éloquence , qu'elle réunit tous les suffrages en sa faveur.

Voilà la femme à qui étoit réservé la triste gloire de perdre la baronne d'Alvigny. La Duchesse la força , elle la contraignit , par toutes les espèces de séductions , d'abandonner la vie champêtre et ses plaisirs tranquilles , pour se fixer à Paris et à la Cour ; et de

troquer un honneur réel contre des espérances ambitieuses , chimériques , de véritables chagrins presque continuels , et la perte de son honneur , de la tendresse de son mari et de celle de ses enfans.

Tout le temps qu'elle passa avec madame d'Alvigny , elle ne cessa de tourner en ridicule les amusemens de la campagne , et de vanter au contraire la cour et les personnes de qualité attachées aux princes et princesses. D'accord avec madame de Romaincourt , elle dégoûta la Baronne des occupations maternelles et rurales , et lui inspira le plus vif

desir de s'attacher à notre jeune reine. Elle s'offrit même à solliciter une place de Dame du Palais , et ce ne fut qu'après avoir séduit la Baronne en flattant son ambition , et obtenu le consentement du Baron pour qu'il la laisseât agir , qu'elle se détermina à les quitter , leur promettant à l'un et à l'autre de les rejoindre bientôt avec le brevet en main de la place qu'elle vouloit procurer à sa chère Baronne.

Les femmes s'aiment ou se haïssent sans motifs , sans savoir pourquoi , et à l'instant même. Rarement aussi le sentiment qu'elles s'accordent est-il réflé-

chi. Un rien les décide à se désirer ou du bien ou du mal. La Duchesse et madame d'Alvigny n'avoient qu'un cœur , qu'une même pensée. Un mois seul leur avoit suffi pour cimenter leur amitié qui sembloit , à les entendre , devoir être éternelle. On ne se sépara qu'en employant les expressions du plus vif regret , et en versant même des larmes , du moins de la part de madame d'Alvigny. Madame de Romaincourt repartit avec la Duchesse , non sans avoir complimenté plus de mille fois sa fille sur le nouveau genre de vie agréable et brillant qu'elle mèneroit avant peu.

Ces deux dames parties , la Baronne devint mélancolique. Son mari , Henri ni Rose ne servoient plus à ses amusemens ; elle se croyoit seule au milieu de tout ce qui l'environnoit , et qui , naguères , faisoit ses délices. Sans cesse elle comptoit les jours écoulés depuis le départ de sa mère. Cet espace de temps lui paroissoit un siècle. Déjà elle imaginoit que la Duchesse l'avoit oubliée. Que de réflexions tristes elle fit sur les amitiés du jour ! On doit peu y compter , répétoit-elle sans cesse à son mari. Le Baron voyoit avec chagrin ce changement dans l'humeur de son épouse , et le dégoût

invincible qu'elle affectoit pour sa terre ; mais il avoit promis. N'eût-il même pas donné sa parole , auroit-il pu résister long-temps aux desirs de la Baronue ?

Six semaines environ s'étoient déjà écoulées , et monsieur et madame d'Alvigny , seuls dans leur château , attendoient à chaque instant , avec la plus inquiète impatience , des nouvelles de la duchesse de Wastelane. Un jour que la Baronne , ennuyée de sa vie monotone , plus encore que de coutume , étoit sortie de très-bonne heure pour aller rêver dans un petit bois fort sombre , placé au milieu de son parc , dont une

allée donnoit sur la grande route ; entrant dans cette allée , elle crut apercevoir , quoique de fort loin , il est vrai , une voiture attelée de chevaux de poste . Son cœur très-saillit de joie , elle prit sa lunette , et bientôt disparut le carrosse et s'évanouit son espérance . Elle se persuada que son imagination l'avoit séduite . Comme elle reprovoit , plus triste encore , sa promenade solitaire , elle revit alors distinctement la même voiture qui s'étoit trouvée cachée quelques minutes par une haye très-épaisse et des arbres touffus , élevés , et qui séparent le parc du grand chemin . Vous ne doutez

point, ma chère Comtesse, que ce ne fût précisément madame de Wastelane, et vous ne vous trompez pas. Il est presqu'impossible de bien peindre les émotions vives, extrêmes : ainsi je vous laisse à songer à quel comble de félicité crut être parvenue la Baronne, en embrassant la duchesse de Wastelane. Les voilà dans les bras l'une de l'autre, et dans des transports qu'on ne sauroit exprimer. Enfin je reviens triomphante, dit la Duchesse à madame d'Alvigny ; vous êtes nommée pour accompagner la Reine. J'en ai la certitude d'avant-hier au soir. On a mis à l'instant des

chevaux à ma voiture ; j'ai couru toute la nuit , et j'embrasse ma chère Baronne , en lui annonçant la nouvelle qui pouvoit davantage me flatter , puisque dès ce moment nous voilà réunies pour ne nous quitter jamais. On s'occupa tout de suite des préparatifs du départ , et quoique le Baron ne quittât le manoir de ses pères que contre son gré , car il étoit convaincu que plus on est près des grands , et plus on est petit soi-même ; que rechercher leur appui , c'est , pour l'ordinaire , courir après le hazard ou n'embrasser qu'une chimère ; néanmoins il parut heureux de la joie

de son épouse , et témoigna avec une vive sensibilité sa reconnoissance à la Duchesse.

La Baronne se montra de nouveau à Versailles et avec le même succès. Obligée , pour faire sa cour , d'être du jeu de la Reine , elle cachoit son goût dominant sous les apparences du devoir. En outre , elle étoit de toutes les parties , elle se trouvoit à tous les soupers de la duchesse de Wastelande , chez laquelle le jeu exerçoit ses ravages. Dès-lors livrée sans mesures à la passion que la Duchesse avoit su réveiller dans le cœur de la Baronne , celle-ci commença à négliger la société



de son mari et de ses enfans. Elle passoit quelquefois quinze jours et plus sans les voir. Le Baron, foible au point d'idolâtrer sa femme et de craindre de l'affliger par ses plaintes et même de simples représentations, se détermina à mettre Rose dans un couvent et Henri dans un collège, plutôt que de les livrer à des domestiques.

C'est alors que, débarrassée de ses enfans, s'étant elle-même imposé de ne plus veiller à leur éducation, la Baronne ne se contraignit plus. Se livrant toute entière à son funeste penchant, elle saura, pour ainsi dire, le poison dont son cœur étoit infecté, et perdit

perdit bientôt toute idée de probité et de délicatesse. La Duchesse la pervertissoit insensiblement , et sans que madame d'Alvigny s'en aperçût ; toute entière à l'amitié qu'elle croyoit devoir à la Duchesse , elle oublioit les droits qu'avoient sur son ame la nature et la reconnoissance ; car quels droits son époux n'y avoit-il pas; puisqu'elle lui devoit son bonheur et sa fortune ? Encore quelques pas dans le monde , et madame d'Alvigny va devenir la plus ingrate des femmes , l'épouse la plus insensible et la plus cruelle des mères.

Déjà la pension doublée que lui

E

accordoit son mari , ne suffisoit plus à ses énormes pertes. Les prestiges trompeurs de la fortune évanouis , les transes convulsives de la crainte et du remords l'agitoient sans cesse. Sa parure négligée se ressentoit déjà de ses parties ruineuses , et sa jolie figure de ses longnes veilles. Privée de ses diamans et de ses bijoux , engloutis par ses dissipations et ses pertes excessives , elle ne se voyoit plus aucune ressource ; livrée à la douleur , aux chagrins , aux remords , le désespoir lui fit concevoir un projet , dernier terme de l'horreur et de l'in-
famie. Devenue , pour ainsi dire ,

étrangère à tout principe de tenu-
dresse et d'humanité , elle osa
étouffer dans son ame le dernier
cri de la nature , en supprimant
aux auteurs de ses jours la pen-
sion que le baron d'Alvigny leur
faisoit passer par ses mains , et
la subsistance de monsieur et de
madame de Romaincourt devint
en peu de jours l'aliment de son
exécrable passion. Ces parens in-
fortunés ne pouvant plus exister
dans la capitale , se retirèrent au
fond d'une province , où ilsache-
vèrent leur languissante et péni-
ble carrière.

Cette criminelle ressource ne
servit à madame d'Alvigny qu'à

E ij

augmenter les remords , dont son ame étoit chaque jour déchirée ; un quart-d'heure du tapis verd arracha des mains de cette infortunée trois ans des secours que la nature réclamoit d'elle pour son père et sa mère.

Cependant la Baronne , livrée à elle-même , envisageant avec horreur l'état déplorable où sa folie destructive mettoit ses affaires , avoit encore à redouter que son mari ne fût instruit de ses continues dissipations. Cette idée sans cesse présente , ajoutoit à l'horreur de sa situation. Souvent étant seule , il lui arrivoit de faire quelques sérieuses réflexions ,

dont le résultat étoit la résolution la plus ferme de renoncer à jamais aux moindres occasions de se trouver dans aucun de ces cercles tumultueux , ou plutôt de ces gouffres qui avoient été tant de fois le théâtre de ses dissipations ruineuses ; mais se retrouvoit-elle avec la Duchesse , aussitôt elle perdoit de vue ses sages projets , et se livroit encore avec plus de fureur à son infernale passion. Enfin chaque chute la replongeant plus profondément dans l'abîme , madame d'Alvigny ne chercha plus qu'à s'étourdir sur sa déplorable position ; victime dévouée aux conseils pernicieux

de la Duchesse , elle ne vit plus que par ses yeux , et se laissa conduire en aveugle.

Un jour madame d'Alvigny reçut de la princesse de Surmalie une invitation pour un grand souper qui devoit être suivi d'une fête pompeuse , après laquelle les plus gros joueurs , les joueuses les plus déterminés de l'un et de l'autre sexe devoient se réunir. Mais quel fut le chagrin de la Baronne ! Sans diamans , sans ajustemens du nouveau goût , sans parure à la mode , comment se montrer dans un cercle où trente femmes feroient assaut de luxe , et étaleroient , à l'envi l'une de

L'autre , les trésors de la parure et les richesses les plus brillantes. Elle n'accepte que sous condition , prétextant un rhume qui la retient au lit depuis trois jours. Elle eût intérieurement tout sacrifié pour cette fête dont elle sentoit toute l'importance. L'humiliation , le dépit concentré s'emparèrent à l'instant de son ame , et répandirent sur sa figure une altération assez sensible pour que le Baron s'aperçût de sa tristesse. Mais vainement lui en demanda-t-il la raison : jamais madame d'Alvigny ne voulut lui en révéler la cause. Accablée de pensées chagrines , livrée au désespoir , aux

larmes, mais résolue de succomber plutôt que de se trahir ; elle prétexta une incommodité , se mit au lit et défendit sa porte.

La Duchesse vint sur les six heures du soir pour prendre son amie et l'emmener. Jugez de sa surprise en apprenant qu'elle étoit malade et invisible pour tout le monde. Je prétends la voir , dit madame de Wastelane , je la verrai. Cette défense peut comprendre tout Paris , mais non pas moi. Qu'on m'ouvre , qu'on m'éclaire , et que j'embrasse mon amie. La Duchesse est déjà dans la chambre à coucher de la Baronne. Personne n'osa lui faire

obstacle. Eh ! bon jour, mon cœur ! vous me voyez malgré votre suisse et malgré vos femmes. J'ai forcé votre porte. Qu'avez-vous ? J'ignorois que vous fussiez indisposée. Pourquoi donc ce mystère avec moi ! Je serois accourue m'établir au chevet de votre lit, et j'eus été votre première garde. Les soins de l'amitié adoucissent les douleurs les plus aiguës, et guérissent de tous les maux, mieux et plus agréablement que toutes les ordonnances et les aphorismes d'Hippocrate.

La Baronne, étonnée de l'apparition subite de madame de

Wastelane , étourdie de sa volupté , n'avoit pu dire encore un mot . Qu'est - ce ? reprit la Duchesse . Vous êtes d'une pâleur affreuse ! vous gardez un morne silence . Les beaux yeux de mon amie semblent éteints dans les larmes ; il faut que quelque grand malheur soit venu l'affliger . Ah ! de grâce , je vous en conjure ; parlez , mon ange ; dissipez mes justes inquiétudes . -- Je suis la plus malheureuse des femmes , s'écrie madame d'Alvigny . Soudain un torrent de pleurs inonde son visage et l'interrompt . — Expliquez-vous , ma belle . — La vie me devient odieuse . — Que dites-

vous ? Ne m'avez-vous point pour amie ? Vous êtes bien peu raisonnable ? Assurément vous ne l'êtes pas. — Hélas ! Madame, si la fortune se montrait pour vous aussi cruelle que pour moi ; si vos pertes égaloient les miennes, seriez-vous aussi gaie que je vous vois sans cesse ? — Je conviens, ma chère Baronne, que si vous vous plaignez des rigueurs du sort, ce n'est pas sans raison. Mais est-il constamment injuste ? Un moment vient quelquefois qui nous dédommage, au-delà même de ce que nous espérions. Votre espoir doit être dans son intensité. J'ai un pressentiment que

bientôt il changera pour vous. Vous réparerez vos pertes , et vos profits seront plus brillans que vos revers n'ont été désastreux. Et ne puis-je me citer pour exemple à mon amie ? Autrefois j'ai joué d'un malheur sans égal ; je ne me suis point rebutée ; j'ai fatigué la fortune par ma constance ; elle s'est enfin lassée de me persécuter , et je ne m'en plains plus. Ce n'est pas que quelquefois elle n'ait encore des caprices. La nuit dernière , j'ai perdu près de mille louis chez le vieux Duc. -- Mille louis ! -- Je n'en suis pas plus triste . Quiconque joue , doit s'attendre à des vicissitudes , et surtout

tout ne pas s'affecter au point d'être malade. -- Malheureusement, ma Reine, reprit la Baronne, ma bourse n'est pas inépuisable comme la vôtre ; mes moyens sont bornés, et ne me permettront pas, sans doute, d'être mercredi avec vous au souper de la princesse de Surnalie. Mes diamans, mes bijoux, mes dentelles, ma garde-robe de toutes les saisons, je ne vous le cache pas, tout est devenu la proie du jeu, et mon crédit est trop mal établi, pour que je conçoive l'espérance de trouver, chez mes amis, la somme dont j'aurai besoin pour fournir aux frais nécessaires.

saires d'une fête , où l'homme même le plus opulent peut ne l'être pas assez. -- Votre mari est riche. -- D'accord ; mais que n'a-t-il pas fait pour moi ? Il a déjà deux fois doublé ma pension. -- Eh bien , qu'il l'augmente une troisième , une quatrième même ; si vous en avez besoin. Je le vois , vous êtes un enfant : vous n'osez demander de l'argent à votre caissier ; car un mari ne doit être que cela pour nous. D'où vous vient cette timidité ? Prenez-y garde ; vous vous rendrez ridicule. Je gage que d'Alvigny vous donne à peine de quoi vous indemniser des frais de vos cartes. Chaque matin , à son ré-

veil, députez-lui vos créaneiers, qu'il les satisfasse; voilà à lui son devoir; qu'il économise pour son compte s'il veut; mais il doit vous mettre dans le cas de faire la dépense proportionnée à votre nom, à votre rang, et à la place que, vous êtes obligée de remplir. Mais terminons ce triste chapitre: parlons de quelque chose de plus amusant. Au reste, si le coffre-fort de monsieur d'Alvigny se ferme pour vous, n'y a-t-il que le sien dans Paris? Monsieur vous a épousée sans dot! Le grand effort, en vérité! Croit-il avoir assez payé de tous ses biens les charmes, les grâces, la noblesse,

l'esprit , en un mot , tous les dons rares autant que précieux , dont la nature a doué ma belle amie ? Je vous assure , ma Reine , que , tout calcul fait , vous ne lui devez pas la moindre reconnaissance . Ce qu'il vous a offert , mille autres l'eussent fait comme lui , et ne se seroient pas crus par-là en droit de vous tyran niser . -- Me tyran niser ! Ah , ma chère amie , con noissez mieux le cœur de d'Alvi gny , vous ne lui rendez pas jus tice : il m'aime , il m'en donne tous les jours de nouvelles preu ves . -- Je vous entends . Voilà comme vous êtes vous autres fem mes à vieux sentimens . Vous

avez de vos maris toujours la plus haute idée. Tous leurs ridicules ne sont rien à vos yeux. Quand vous avez une fois dit, il m'aime, il semble qu'ils soient à l'abri de toute espèce de reproche. Sachez donc une fois vous apprécier, en prenant le ton et la façon de penser du jour. Oui, d'Alvigny se ruine en sentimens tendres pour vous, et s'enrichit en vous laissant manquer d'argent. Encore un coup brisons là-dessus.

A propos, il faut que je vous apprenne une nouvelle ; car sans doute, ma chère amie, vous ignorez que, depuis plus de quatre grands mois, vous avez fait une

conquête , mais une conquête véritable.

Ce héros de roman , victime de sa brûlante passion , meurt d'amour pour vous ; et sa timidité est inconcevable. Par exemple , cet homme-là , pour un seul de vos regards , tant soit peu bienveillant , sacriferoit tous ses trésors. Je veux vous le laisser à deviner. -- Le Chevalier ? -- O non , sur ma parole , celui-là est trop léger pour sentir vivement. -- Le Baron ? -- Fi donc , il désoleroit l'amour. -- Le vieux Commandeur ? -- Le Commandeur ? Mais vous extravaguez , ma très-chère Baronne. Quoi ! ce

squelette ambulant, plus cagneux que mon braqué à jambes torses ; cette vilaine tête de mort ? Il pense sagement à se faire enterrer, et non, je vous assure, à aimer une des plus jolies feinnes de Paris. -- Je ne devine pas. Seroit-ce le Vicomte ? -- Allons donc, il est fixé depuis qu'il a rencontré sa figure dans une glace. Nouveau Narcisse, il n'aime que lui, et s'adresse sans cesse ses vœux, -- Vous nommerai-je le duc d'Alanci ? -- Vous n'y êtes pas davantage. Le duc d'Alanci ! lui reste-t-il la force d'être amoureux ? L'autre siècle l'a vu naître. Je respecte infiniment son

antique réputation , acquise avec adresse ; mais garons - nous de cette momie aromatisée , plus propre à figurer dans un cabinet d'histoire naturelle que dans une aimable société . -- Je ne vois plus que le jeune Comte sur qui je puisse jeter les yeux . -- Sans fortune et sans esprit , il n'est bon à rien . - C'est donc le Président que toutes les femmes s'arrachent ? -- Auroit-il eu le temps de se déterminer en votre faveur ? Il est déjà changé , lorsqu'il songe à faire un choix . -- Est-ce par hazard ce Prélat que je vis chez vous la semaine dernière pour la première fois ? -- Qui ? ce gros

Monseigneur , engraisssé des dix-mes de Sion ? Quelle idée ! il dévore les grâces , il effarouche l'amour qu'il met en fuite. -- Je renonce tout-à-fait à pénétrer votre mystère. -- Ce n'est , reprit la Duchesse , ni le prince de Voran-de , ni le comte d'Anisi , ni le marquis des Freux , ni milord Dipré-mont , ni Clarance , ni Dalvié , ni Saint-Dolcar ; mais un être plus chéri et plus couru des Belles ; en un mot , c'est Mersange. -- Le Marquis , votre frère ? -- Oui , ma bonne amie ; il vous adore du moment qu'il vous a connue. -- Vous oubliez , ma chère Duchesse , que je suis épouse et mère.

-- Vous vous trompez, Baronne ; je m'en souviens ; mais le désespoir de Mersange m'a paru tel que je n'ai pas cru devoir lui représenter tout de suite , que son malheur lui feroit adresser ses hommages à la femme la plus digne de respect et la plus vertueuse. -- L'auriez - vous donc flatté ? -- Ne craignez rien. La gloire de mon amie , sa réputation , son honneur me sont plus chers que l'intérêt que je prends à Mersange , et je ne chercherai point à troubler votre repos par le récit des tourmens qu'éprouve mon frère ; je ne vous demande point de retour pour lui ; je n'im-

plore que votre seule pitié , et que
la femme que je chéris le plus ne
m'enlève pas à la fleur de son
âge un frère , l'unique espoir de
sa maison et nécessaire à ma
tendresse presqu'autant que ma
chère Baronne.

La Duchesse entendant sonner
une pendule ; quoi ! déjà huit heu-
res ? dit-elle. J'ai promis d'aller
reprendre à l'opéra l'enfantine
présidente ; elle soupe chez moi.
Levez-vous , mon cœur ; je vous
mène voir dausser la merveille
du jour ; nous arriverons à temps ,
et Laure , je l'espère , dissipera
toutes les idées ténébreuses , dont
vous avez été absorbée. Sonnez

vos femmes : sur-tout point de toilette. Il ne vous en faut pas , comme vous savez , pour ma petite loge , et je vous présenterai à ma société , également la vôtre , comme une jolie malade qui se sacrifie à ses amis. Passez donc promptement cette redingotte à l'anglaise , elle vous sied à ravir. Jetez sur vos cheveux votre minerve et partons. J'oubliois de vous dire , belle Baronne , que pour mercredi vous pouvez compter sur ma bourse , mes diamans , et généralement sur tout ce que je puis disposer.

En moins de dix minutes , la toilette de la Baronne fut achevée.

vée. Comme elle s'étoit mise au lit sans cause , elle parut aux yeux de la Duchesse rayonnante de santé. Elles descendoient l'escalier , lorsqu'elles rencontrèrent le baron d'Alvigny. Inquiet de l'état de sa femme , il rentrroit pour lui faire compagnie. Il resta tout étonné en la voyant prête à sortir ; il l'en félicita , et oubliant qu'elle étoit accompagnée par la Duchesse , ce qui dans une autre occasion lui eût été extrêmement désagréable , pour cette fois il en fut charmé , et redescendit en donnant la main à madame de Wastelane , et la remercia des attentions délicates qu'elle avoit pour

son amie. Elles montèrent en voiture , et en un clin-d'œil elles furent à l'opéra , car la Duchesse alloit toujours un train effrayant pour ceux que leurs affaires conduisoient sur son passage. Son cocher , plus insolent qu'aucun autre , la servoit merveilleusement selon son goût.

La Baronne joua fort heureusement cette nuit. Le marquis de Mersange perdit contre elle six mille pistoles. Ses distractions furent telles , tant que dura la partie , qu'il n'y eut pas un joueur qui ne les remarquât , et cependant son bonheur fut complet , pour me servir de ses expressions , car

il rencontra deux ou trois fois sous la sienne la main de madame d'Alvigny, qu'il pressa fort amoureusement. Il estima donc qu'il avoit placé son argent au plus haut intérêt.

Depuis le jour que la Duchesse avoit parlé de son frère à madame d'Alvigny, elle ne manquoit pas l'occasion de les faire trouver ensemble. La Baronne, naturellement sage et par principes, mais bonne et humaine, desirant rappeler le Marquis à la raison, lui disoit avec douceur tout ce qu'elle imaginoit de plus capable de l'empêcher de se désespérer. Vous vous persuadez aisément qu'elle

y réussissoit sans peine. Dès-lors le Marquis se crut adoré. Bientôt il osa même se faire entendre, et peu après il entreprit d'arracher un aveu décisif.

La veille du grand souper de la princesse de Surmalie, madame de Wastelane se rendit à l'hôtel de la Baronne. Mon cœur , lui dit-elle , forcée de me rendre à Versailles , où je suis mandée pour suppléer la duchesse d'Altorelle , il me sera impossible de vous laisser puiser dans ma bourse ainsi que je vous l'avois promis ; mais je ne doute pas que mon frère , si vous y consentez , ne s'empresse à ne vous remettre

toutes les sommes dont vous pouvez avoir besoin. Il sera infiniment flatté que vous le choisissiez de préférence. Vous n'y songez pas , reprit madame d'Alvigny ; vous savez mieux que moi quels sont les sentimens de votre frère à mon égard , ce seroit m'exposer , et certainement -- Mon frère , non moins honnête qu'amoureux , n'abusera point d'un si léger service. -- L'amour ôte la raison. Tout homme passionné n'est plus maître de lui-même. Je connois monsieur de Mersange , je n'aurai point recours à lui , et je préfère de manquer au souper dont je me faisois une

G iij

fête , que de contracter une obligation avec monsieur votre frère.

Si la Baronne eût toujours suivies ces principes , elle ne se fût point égarée ; mais malheureusement foible , et finissant toujours par céder à la Duchesse , elle consentit que madame de Wastelane empruntât pour elle cinq-cent louis à Mersange.

La parure , sur-tout le contentement , embellissent encore la beauté. La Baronne , parée de ses grâces et de toutes les ressources de l'art, parut au souper de la princesse de Surmalie avec l'éclat et la fraîcheur d'une belle et jolie personne de vingt ans. Le Baron

remarqua avec une douce satisfaction les recherches de la toilette de sa femme , et ne manqua pas de lui en faire son compliment : mais à peine eut-il présenté ses respects à la Princesse , qu'il sortit et rentra chez lui . Rien ne lui avoit jamais fait changer ses habitudes , il avoit singulièrement celle de se livrer au sommeil de bonne heure .

On fêta beaucoup la Baronne .
La Princesse même sembla en quelque sorte ne s'occuper que de madame d'Alvigny . Toute l'assemblée se réunit pour lui assurer un triomphe complet . Enfin on se mit au jeu . Mais quel revers

inopiné éssuya la Baronne ! Non-seulement elle perdit tout l'or qu'elle possédoit , mais même celui qu'elle n'avoit pas ; le malheur lui fit perdre la tête , et elle joua sur sa parole des sommes énormes. La dernière au jeu , il étoit neuf heures du matin lorsqu'elle se retira. Elle se fait conduire à l'hôtel de Wastelane. La Duchesse n'étoit point de retour de Versailles. Madame d'Alvigny , en lui faisant part de sa déplorable aventure , comptoit lui demander la permission d'engager ses diamans. Vous savez , ma chère Comtesse , qu'une dette de jeu est la chose la plus sacrée pour les

joueurs ; qu'ils peuvent manquer à tout , excepté aux engagemens relatifs au jeu . Ils font bien plus de cas de la réputation de joueur exact à sa parole , que de la réputation attachée aux bonnes mœurs et à l'accomplissement des devoirs de bon père et d'excellent citoyen .

La Baronne devoit payer dans les vingt-quatre heures ; quel parti va-t-elle prendre ? Elle n'en fait pas à deux ; elle engage les diamans de la Duchesse et retourne , la rage dans l'ame , à l'hôtel d'Alvigny . Comment éviter les regards de son époux ? Sa parure dans le plus grand désordre , ses

cheveux défaits et sans poudre ; son rouge tombé en partie , le teint pâle , livide , les yeux presque hagards : jamais on n'eût pu la reconnoître pour la même personne de la veille. Ah ! si les femmes savoient combien le jeu et les veilles font tort à leurs appas... Lorsque la sagesse est la base de leur conduite , le temps ne cause d'irréparables ravages à leurs charmes qu'après nombre d'années écoulées : mais les veilles et le jeu , destructeurs rapides de leurs attraits , les flétrissent bien tôt , et au printemps de leur âge elles ont déjà les rides d'une vieillesse prématurée.

Madame d'Alvigny craint surtout en rentrant de rencontrer son mari. Que pensera-t-il de son désordre? Que répondre à ses questions? Mille funestes pensées l'agitent. Elle arrive cependant chez elle , monte avec précipitation , traverse ses appartemens avec la rapidité de l'éclair. Elle se flatte alors d'avoir échappé aux regards de son époux. Tout-à-coup il entre , elle pâlit, se trouble , ne peut proférer une parole et tombe évanouie. Dieux! dit le Baron , elle semeurt: vite qu'on la délace ; Sophie , Constance , hâitez - vous , au secours. Savez-vous ce qu'a votre

maîtresse ? — Nous l'ignorons , monsieur. Mais enfin , à force de sels et d'eaux spiritueuses , madame d'Alvigny reprit bientôt l'usage de ses sens ; mais sans pouvoir encore proférer une seule parole. Ah ! chère amie , lui dit le Baron avec bonté , que vous m'avez causé d'inquiétudes ! Vous rentrez bien tard. Vous oubliez votre santé , et vous ne ménagez plus la mienne. Ma bonne amie , avouez-le moi , vous avez joué toute la nuit , et sans doute vous aurez perdu ! Mais les yeux du Baron s'étant arrêtés par hasard à l'endroit où la Baronne en entrant avoit posé des billets de

de caisse , provenans d'un riche collier et de magnifiques bracelets mis en gage , il changea bien-tôt d'idée. Je me trompe , ajouta-t-il : voilà le brillant produit des heures consacrées au jeu ; mais , ma chère amie , le desir de posséder ce trésor , vous donne-t-il le droit de vous nuire et de me chagrinier ? Vous avez besoin de repos , il est temps d'en goûter , je me retire. Nos enfans dîneront aujourd'hui avec nous. J'espère que ce jour nous sera à tous agréable et utile.

La Baronne ne fut pas plutôt seule qu'elle réfléchit sur ces dernières paroles de monsieur d'Al-

vigny. Que veut-il dire ? J'espère que ce jour nous sera à tous agréable et utile. Devineroit - il ce qui m'est arrivé cette nuit ? Non, cela n'est pas possible. Au-roit-il connaissance de mes det-tes ? Je n'ai pas lieu de le penser. Il vient de me parler avec son af-fabilité ordinaire : le son de sa voix étoit même plus tendre.

A l'instant entre un de ses gens qu'elle avoit laissé à l'hôtel de Wastelane , il venoit avertir sa maîtresse , selon son ordre , du retour de la Duchesse ; elle fait mettre à l'instant ses chevaux et se rend chez elle.

Son époux la croyoit dans les

bras du sommeil. Sorti pour aller prendre ses enfans , il étoit loin de se douter des allées et venues de sa femme.

Je suis ruinée , dit la Baronne en entrant chez la Duchesse ; et si vous ne venez à mon secours , votre amie est à jamais perdue. Si vous pouviez lire dans mon cœur et mes peines et mon désespoir ! je ne sais plus que devenir. Ah ! ne m'en voulez pas ! ne m'abandonnez pas ! je n'ai plus que vous au monde . — Moi , vous abandonner , interrompit la Duchesse ! Douteriez - vous de mes sentiments , de mon amitié ? Elle est à toute épreuve. — Si vous con-

noissiez tous mes malheurs ! — J'en fais les miens. Expliquez-vous, votre amie vous en conjure. — Quelle effroyable nuit ! nuit désastreuse Madame... Il ne me reste plus rien. Que dis-je ? — Et vous voulez que votre amie vous sache mauvais gré d'une bizarrie de la fortune ? Je ne suis point injuste, ma chère Baronne. Remettez-vous, reprenez un peu de tranquillité. Mon frère, j'en suis bien sûre, n'exigera point son payement. — Hélas ! j'ai abusé de vos bontés, j'ai trahi votre confiance. Tenez, ajouta-t-elle, en lui remettant un porte-feuille : voilà les pierreries

que vous m'avez prêtées. — Quoi ! c'est-là ce grand abus de confiance ? Cessez de vous chagriner. — Jamais, jamais. Encore une fois, reprit la Duchesse, vous n'avez abusé de rien. Les bijoux dont vous me parlez, ne m'appartiennent point. — Ils ne sont point à vous ! Oh ciel ! à qui donc en dois-je compte ? — A vous seule. Le timide Mersange n'osant vous les offrir, me chargea de vous les faire accepter sous mon nom. La Baronne, sans réfléchir aux suites de ce présent, mais soulagée du poids qui l'accabloit, sans deviner le projet abominable de sa trop dangereuse amie, suffoquée et

comme anéantie , tombe dans les bras de la Duchesse , et n'a la force que d'articuler ces mots : Ah!.. vous me rendez la vie !

Elle avoit à peine prononcé ces paroles , que sa confusion fut extrême , en voyant subitement sortir d'un cabinet voisin le marquis de Mersange. Caché là par sa sœur , il étoit déjà aux genoux de madame d'Alvigny. Il couvroit ses mains de baisers , et ne les abandonna qu'après avoir obtenu de la Baronne , d'aller dans l'après-midi lui renouveler les assurances de sa tendresse. Comment refuser cette permission ? combien d'autres femmes eussent

éte vaincues comme elle. Elle avoit à combattre sa reconnoissance , sa foiblesse , son amie , et un'des hommes le plus à redouter.

Elle ne fut pas plutôt de retour à son hôtel , qu'elle sentit l'imprudence qu'elle avoit commise en se rendant à la prière du Marquis. C'est alors qu'elle en pesa tout le danger. Elle cherchoit quelquefois à se faire illusion ; mais toujours ramenée à l'idée du superbe cadeau de Mersange , elle étoit obligée de convenir avec elle-même , que tôt ou tard il en exigeroit la récompense , et que cette récompense seroit une atteinte mortelle à la fidélité jurée à d'Alvigny.



Depuis son retour à Paris, que de pas elle a fait vers le vice ! Les premiers furent tremblans et mal assurés ; mais bientôt elle y marchera avec une intrépide assurance. Laissons-là en proie à ses remords, et revenons au sensible Baron.

La joie dans l'ame et la sérénité peinte sur son visage, il vient de rentrer accompagné de ses deux enfans. Ce jour étoit la fête de leur mère, et monsieur d'Alvigny lui ménageoit une surprise agréable pour l'après-dîner. La Baronne ne se doutoit de rien. Ne songeant nullement à sa patronne, elle n'imaginoit pas

que tandis qu'elle s'étoit engagée à devenir ingrate envers le plus tendre des pères et le meilleur des maris , que ce même époux ne s'occupoit qu'à lui préparer la scène la plus attendrissante pour une mère. Ce n'est pas tout encore. Deux jours auparavant , ayant été instruit , par l'imprudence d'un valet imbécille , d'une dette considérable , contractée par sa femme , il l'avoit acquittée ; et ce sont ses billets qu'il compte lui offrir pour bouquet.

Le Baron respecte le sommeil de sa femme , car il jugeoit qu'elle devoit être encore au lit ; il attend le moment de se mettre à

table pour lui présenter Rose et Henri. Trois heures sonnent. On avertit madame d'Alvigny , qui se fait long - temps attendre et paroît enfin. Henri et Rose se précipitent dans les bras de leur maman avec la joie la plus naïve ; mais à leurs caresses la Baronne ne répond qu'avec une joie mêlée de froideur et de distraction. Elle avoit perdu depuis long - temps cette innocente tranquillité d'ame qui fait savourer sans contrainte les plaisirs que l'on goûte dans la satisfaction de soi-même , et dans le témoignage d'une conscience exempte de remords. Elle appréhendoit à chaque instant

la visite du marquis de Mersange , auquel cependant elle n'avoit donné rendez-vous qu'à sept heures.

Le dîner achevé , Constance vient prendre Rose et Henri. La Baronne étoit si préoccupée , qu'elle ne s'aperçut pas de leur absence. Le Baron , plein d'inquiétude et navré du froid accueil que la Baronne fait à ses enfans , s'approche d'elle pour lui demander le sujet de sa tristesse , et de l'accablement où il la voyoit plongée depuis le matin. J'ai un violent mal de tête , lui répondit-elle , et je suis fâchée que vous ayez choisi ce jour de

préférence pour m'amener mes enfans. -- Ils vont venir : ayez la complaisance de les écouter, un moment, et nous vous laisserons libre après. Il est juste que vous receviez un hommage particulier de vos enfans le jour de votre fête. -- Elle arrive bien à contre-temps. Ah ! point de fête ! point de fête !

Elle étoit peu en état d'entendre des complimentens ou des chansons. Une seule pensée l'absorboit. Je me persuade que l'instant qui précède une première infidélité, même lorsque le penchant est égal de part et d'autre, est un instant terrible pour la femme.

la femme prête à consommer le crime , et capable d'aliéner son esprit. Aussi la Baronne étoit-elle dans un trouble , dans une agitation plus aisés à concevoir qu'à exprimer. Comme elle se défendoit et cherchoit à renvoyer au lendemain pour célébrer sa fête , ses enfans parurent. Henri représentoit l'hymen avec les attributs de l'amour. Sur son arc on lisoit ces mots : *On me prend pour mon frère.* Henri tenoit un souvenir qu'il offrit à sa maman. Rose vêtue comme la fortune , mais sans bandeau , dans sa main droite tenoit une corne d'abondance , sur laquelle étoit écrit :

Je ne suis pas toujours aveugle.
Elle la secoua sur les genoux de
sa maman et les couvrit de fleurs.
Elle présenta ensuite à la Baronne
une boîte de fiches. On lisait
dessus : *Voilà la vraie fortune.*
Machinalement la Baronne ouvre
la boîte. Qu'y voit-elle ! Ses en-
fans peints d'une ressemblance
frappante, et cette légende : *son-
gez à nous.* Oui, dit-elle atten-
drie, en pressant contre son sein
Rose et Henri, voilà ma vraie
fortune, et la seule digne de m'oc-
cuper. Puisse le ciel me la con-
server toujours ! Maman, dit
Henri, tu n'ouvres pas le sou-
venir. Teins, fais comme ça ;

pousse le petit bouton : tu n'en seras pas fâchée. La Baronne voit un petit livre composé seulement de douze feuillets , dont chacun étoit un billet de trois mille livres. Sous le dernier de ces billets elle apperçoit de son écriture. Nouveau bienfait du généreux Baron. Ce sont plusieurs obligations acquittées. A ce dernier trait madame d'Alvigny se précipite dans les bras de son époux , prend la main du Baron , la place sur son cœur. Sens-tu comme il est déchiré ? Je ne puis soutenir ce moment ; il faut que je meure.

Couverte de la pâleur de la

I ij

mort, elle venoit de perdre connoissance. Emu jusqu'aux larmes, d'Alvigny se reproche d'avoir mis à une trop grande épreuve la sensibilité de sa femme; mais bientôt elle sort de cette espèce de létargie où elle étoit tombée.

On entend une voiture s'arrêter; elle entre dans la cour de l'hôtel. La Baronne à ce bruit s'arrache de son époux, et ressemble à quelqu'un dans le délire. D'Alvigny ne l'abandonne pas. Il suit ses traces. Elle erre toute éperdue dans ses appartemens, puis s'arrête tout-à-coup, et s'écrie : Je n'y suis point!.... Qu'on me sauve!...

de la baronne d'Alvigny. 101

Je n'y suis pour personne. Une de ses parentes venoit lui faire visite. Le Baron étoit allé au-devant, et fit ses excuses à madame de Saint-Almire. A l'instant même ; lui dit-il , madame d'Alvigny se trouve mal ; ses femmes sont autour d'elle occupées à la secourir. Madame de Saint-Almire remonta dans sa voiture , et le Baron revint auprès de son épouse. Il la conduisit dans sa chambre à coucher ; la pendale sonne sept heures. La Baronne frissonne , frémît : Ah ! c'en est fait , dit - elle de nouveau ; je suis perdue... Qu'on éloigne mes enfans. Son desir

fut un ordre. Rose et Henri sortirent.

— Dans quel état vous vois-je ? dit d'Alvigny, en pressant tendrement les mains de la malade ; ne suis-je donc plus votre ami ? Vous avez des peines, et vous ne me les confiez pas. Je veux les partager. -- Mon ame recherche la vôtre. -- La mienne vous est ouverte. Versez-y vos chagrins ; peut-être vous consolerai-je. -- Me consoler ? reprit la Baronne du ton du désespoir ; plus de consolation pour moi ! Indigne de vivre, de porter votre nom... Que ma femme soit toujours ma meilleure amie. Cour-

pable , mon cœur prendra toujours sa défense. -- Tant de bonté me déchire. Oh ! mon cher Baron , puisque je suis toujours votre épouse chérie , ne m'abandonnez pas. Voyez mes remords ; ayez pitié de mes fautes , de mes égaremens , des tourments que j'endure , soyez mon protecteur.

Le Baron tremblait de la confidence que madame d'Alvigny cherchoit à lui faire. Il prit cependant sur lui de paraître calme , et de l'interroger. Eh bien ! ma bonne amie , doit-il vous en coûter tant d'ouvrir votre cœur à un époux qui vous chérit , qui vous adore ? Ne suis-je pas un autre ,

vous-même? -- Il m'en coûte cent fois plus que de mourir. L'heure s'avance.... Je ne balance plus.... Apprenez que la nuit dernière ... quel aveu!... j'ai fait une perte chez la Princesse de Surmalie , telle , que j'ignore si votre fortune y pourroit suffire. J'étois chez la Duchesse à implorer son amitié. Comme elle m'avouoit être dans l'impuissance de me secourir , à l'instant entre un mortel instruit de ma détresse ; il est assez téméraire pour oser m'offrir de me tirer d'embarras. Et moi , je fus assez foible , non , je fus assez vile pour accepter ses offres , et

lui en promettre la récompense.
Voilà ma honte , ajouta - t - elle, en se couvrant le visage de son mouchoir , qu'elle baignoit de larmes. J'ai tout accepté , et les honteux présens , et un rendez-vous de ce perfide séducteur , non moins artificieux que corrompu ; je l'attends ici ; il va venir. Voici l'heure , où fuir , où me cacher ? -- Dans les bras de votre unique et véritable ami. Ne craignez rien ; votre porte est défendue , personne ne la forcera ; et j'ai les moyens de vous délivrer à jamais d'un homme dont je veux ignorer jusqu'au nom. Ces moyens sont sim-

ples, il faut le rembourser ; dès-lors il perd ses avantages , et vous rentrez dans vos droits.-- Je lui dois beaucoup. -- Faites un état exact de vos dettes ; remettez - le moi demain avec toute confiance ; et que rien n'altére plus la tendresse qui doit nous unir. Adieu , ma chère amie , ajouta-t-il ; je vole au plus pressé : tâchez de prendre du repos.

Demeurée seule ; fatiguée de sa dernière nuit ; accablée des agitations de la journée , madame d'Alvigny se coucha : elle eut un peu de fièvre ; après un peu de calme , elle parvint enfin à goûter quelques heures de som-

meil. Monsieur d'Alvigny étoit allé sans différer chez un Fermier - général , qui , deux mois avant , lui avoit demandé à acheter sa terre. Monsieur de Panor lui fit son offre , et le Baron l'accepta. Vous aurez bientôt , ma chère Comtesse , le résultat de cette entrevue ; occupons - nous pour un instant de madame de Wastelane.

Mersange étoit chez elle ; mais furieux , mais jetant feu et flammes contre la Baronne. Ma sœur , votre madame d'Alvigny est une femme , telle que , Dieu merci , on n'en rencontre pas : je sors de chez elle. On m'a re-

fusé de me la laisser voir, quelques instances que j'aie faites. Me prend - elle pour un Sous-lieutenant d'infanterie ? quelque prestolet d'Abbé ? pour un jeune Magistrat des enquêtes ? ou pour le fils d'un Turcaret ? Son refus est impardonnable. Elle ne me fuira pas si bien que je ne la retrouve ; et tôt ou tard j'en aurai raison. La bégueule ! ... Duchesse , votre honneur est intéressé à ce que je la punisse. Elle est, ou bien lête, ou bien effrontée. Se croit - elle bonnement imaginée que pour le seul et délicieux plaisir de l'obliger, je lui eusse prodigué l'or comme à une jeune

jeune danseuse de l'Opéra ? Et qui voudroit rendre service à une femme , qui ne sait pas se rendre dans l'occasion à un joli homme!... La dame d'Alvigny n'a-t-elle pas la devise de toutes les femmes ? donnez , et l'on vous donnera ? J'ai fait parler ma bourse. Est-il éloquence plus persuasive ! où a-t-elle pris ses principes de morale ? Assurément ; ce n'est point à la cour ; les bons exemples , les exemples contraires y sont trop multipliés. . . .

Ah ! madame d'Alvigny , vous avez la témérité de jouer un homme comme moi , de mon rang et de mon nom ! Il faut qu'il

en soit parlé ; et que j'arrête par une vengeance éclatante , celles qui pourroient être tentées d'imiter cette audace . Ma sœur , n'approchez-vous pas mon projet ? -- Moi , mon frère ? je vous admire , reprit la Duchesse : vous faites les demandes et les réponses ; mon rôle est donc de vous écouter . De bonne-foi ! est-ce à moi que vous adressez ces belles phrases , et desirez - vous que je vous en dise mon avis ? -- Ce n'est point que je trouve la d'Alvigny fort belle ; mais elle en a la réputation : cela suffit , pour que je la désire . Mais pour que je l'aime ; moi ! qu'elle n'y

de la baronne d'Alvigny. Elle
compte pas. Elle n'a qu'une de
ces figures très - ordinaires. Ses
grands yeux noirs ne disent rien ;
n'inspirent rien. Son charme,
son seul charme réel pour Mer-
sange , c'est qu'elle est peut-être
l'unique femme qui passe pour ne
s'être rendue à personne. Cela pi-
que , non pas mon amour , la d'Al-
vigny ne sauroit m'en inspirer ;
mais mon amour-propre , intérê-
sé à se juger une invincible. O! je
t'aurai , beauté friponne , il y va de
ma gloire et de mon honneur.--
Mon frère , quand aurez - vous
fini ? me permettez - vous d'avoir
mon tour à parler ? Je commence
par vous dire que votre grande

K ij

colère ne ressemble à rien. Etes-vous sûr que madame d'Alvigny ait été maîtresse de vous recevoir ? prévoyez-vous qu'elle soit extrêmement mal-adroite ? Avec vous autres hommes nous avons besoin d'un peu d'adresse , de manège , si nous voulons que vous mettiez quelque prix à nos faveurs. Pensez-vous honnêtement que nous ne cherchions pas , peu ou beaucoup , à nous faire valoir ? Mon frère , l'art de diviser le plaisir , est de le différer. J'approuve la Baronne en vous faisant languir. Elle augmente l'activité de votre amour.-- Mon amour ? -- Marquis , ne chica-

nons pas sur le mot. Elle ne vous échappera pas ; je réponds qu'elle n'en a pas même l'intention. Si elle met en jeu quelques manœuvres , n'en avez-vous point à lui opposer ? Comptez sur le pouvoir que votre sœur a sur l'esprit de la Baronne. Je connois jusqu'à ses plus secrètes pensées. Mon frère , vous dites avoir un grand usage du grand monde , et vous ignorez encore qu'un homme , qui peut à sa volonté répandre l'or à propos , soit toujours le maître d'une femme , sur - tout lorsque cette femme a un foible connu ? Telle fut la conversation de la Duchesse et de Mersange.

Le baron d'Alvigny sortit de grand matin , pour conclure son marché. L'affaire entièrement terminée , satisfait de pouvoir sauver la réputation de son épouse , suivi de Rose et de Henri , il passe dans la chambre de la Baronne. Elle étoit encore couchée. Il prend ses enfans dans ses bras , les place sur le lit de leur mère. Voilà , dit - il , Madame , votre véritable fortune ; je charge Henri et Rose du soin de votre bonheur. Ils vous deviendront plus chers. Déjà leur tendresse vous sacrifie leur héritage. Vous trouverez dans ce porte-feuille , ajouta-t-il les larmes aux yeux , le prix de

leur terre d'Alvigny. Qu'en échange ils trouvent dans les soins tendres de leur mère , dans le cœur de leur maman , la récompense du sacrifice qu'ils lui font.

La Baronne prodiguoit à ses enfans les plus expressives caresses. Elle ne cessoit de les couvrir de ses baisers. Elle n'avoit jamais été si heureuse. Elle se taisoit : mais que son silence étoit éloquent ! ses pleurs couloient le long de son visage. Elle en baignoit le sein de Rose et de Henri. Ma fille , mon fils , dit le Baron , embrassez encore votre mère ; elle se charge de votre bonheur. Contribuez à jamais à

faire le sien. Allez , retournez avec votre bonne , et livrez-vous à cette gaité franche , naïve et pure , dont votre enfance vous laisse jouir sans nulle amertume.

Que je suis cruelle ! dois - je accepter les bienfaits de Rose , et de Henri? -- oui , vous le pouvez. En veillaht sur ce qui leur reste , vous réparerez cet échec à leur fortune. Il ne faut pour cela qu'une sage économie ; je ne vous prescris rien , aucun plan de conduite : votre cœur vous dictera mieux que moi ce que vous devez faire ; et si jamais un pressant desir de j ouer vous dominoit , je vous demande d'ouvrir alors la boîte de

Sches que Rose vous a offerte hier. Ou je me trompe, ou à cette vue, l'envie de jouer vous passera. -- Oh ! mon ami , seroit-il possible que je fusse assez barbare , assez ingrate , assez dénaturée , pour n'avoir pas toujours devant les yeux cette scène d'attendrissement , cette leçon de bonheur ? c'en est fait ; je ne jouerai plus , une nouvelle vie commence pour moi. La furie du jeu ne versera plus ses noirs poisons dans mon ame. Uniquement livrée au plus tendre des époux , à des enfans si dignes de ma tendresse , que mes jours leurs soient consacrés ! je ne fais point

de serment ; mais que la honte ,
le mépris et la misère deviennent
mon partage , si je me dégrade ;
si je m'avilis au point d'oublier
les bontés de mon cher d'Alvigny !
A tant de biensfaits , mettez le
comble , en exigeant quelque sa-
cifice de moi . Oh ! mon cher
d'Alvigny , accordez - moi cette
grâce . -- Vous le voulez ? le plus
ardent de mes souhaits seroit que
vous ne vissiez plus la Duchesse.
Rompez tout commerce avec elle.
-- Je n'aurai nul mérite à cela ,
puisque cette rupture étoit arrêtée
dans mon cœur , avant que mon
mari manifestât son desir.

Qui ne connoîtroit pas l'ame

d'un joueur, croiroit sans doute que voilà la Baronne corrigée pour jamais ; ce vice, semblable en quelque sorte à ces plantes parasites qu'on coupe en mille endroits sans pouvoir les détruire, on peut l'atténuer ; mais on ne le déracine pas du cœur où il a une fois germé.

La Baronne écrivit sur-le-champ au Marquis. Voici le billet ; il étoit court, comme il convenoit :

« Madame la baronne d'Alvigny, reconnaissante du service que lui a rendu avant - hier monsieur le marquis de Mervange, lui renvoie les cinq

» cent louis qu'il a bien voulu lui
» prêter. Thomise , son valet-de-
» chambre , est aussi porteur
» d'une parure de diamans : il
» doit la laisser à monsieur le
» Marquis. Cette parure appar-
» tient à madame de Wastelane.
» Madame la baronne d'Alvigny
» se flatte que monsieur de Mer-
» sange voudra bien la remettre ,
» ou la faire tenir à Madame sa
» sœur. P. S. Madame la baronne
» d'Alvigny prie monsieur de
» Mersange de vouloir bien lui
» accuser par un mot de lettre ,
» la réception de l'argent et des
» pierreries ».

Le marquis de Mersange se ren-
dit

dit aussitôt chez madame de Wastelane, où de nouveau il exhala son humeur. Il alla jusqu'à lui reprocher les espérances qu'elle lui avoit données. Vantez-vous bien de votre merveilleuse pénétration. Certes, vous connoissez jusqu'à ses moindres secrets ! votre pouvoir est grand sur elle. Il ne m'a pas fallu autant de temps qu'à vous, pour être parfaitement certain que cette femme à petits préjugés et à petits principes, n'étoit qu'une franche bégueule.-Mon frère, je vous pardonne ces propos aussi déplacés que mal - honnêtes ; vous êtes amoureux. Je vous répète encore

L

ce que je vous ai déjà dit. Tenez bon, et vous aurez la Baronne; elle ne vous échappera pas.

La Duchesse passa chez madame d'Alvigny; elle ne put la voir. Dès ce moment elle en jura la perte, et voulut l'accélérer. Mersange, impétueux et violent, vouloit, quelque part que ce fût, l'accabler de reproches. Madame de Wastelane, meilleure politique, le détournade ce projet. Employons la douceur, lui repré-senta-t-elle, on vient à bout de tout par la douceur. Elle fit à la Baronne de nombreuses visites, toutes infructueuses. Elle ne se rebuta pas. Elle apprit d'un va-

let qu'elle gagna , que la Baronne n'avoit jamais été plus aimée de son mari , et que l'éloignement qu'elle marquoit à la Duchesse provenoit d'un retour de tendresse pour madame d'Alvigny. Il ne falloit pas perdre de temps ; aussi n'en perdit-elle point. Elle savoit les jours de loge de la Baronne. Elle en fit louer une voisine de celle-là , pour le vendredi suivant. Que je me rencontre , dit-elle , avec cette imbécille , et la victoire est à moi. Mersange ne pourra plus douter du pouvoir que l'esprit fort a sur le foible.

Il est impossible d'échapper

L ij

aux méchans. La Baronne commençoit à prendre un sage empire sur elle-même ; elle s'affermissoit dans ses bonnes résolutions, et ses plus doux momens de plaisir étoient ceux qu'elle consacroit aux soins maternels. Elle ne pouvoit plus se séparer de ses enfans, ni se passer de son mari.

Elle étoit seule un vendredi dans sa loge à l'Opéra, occupée du spectacle. On en ouvre une avec bruit à côté de la sienne. Elle se retourne. On ne vous trouve plus chez vous, ma chère Baronne, lui dit la Duchesse : je viens vous chercher ici avec les

démonstrations de la joie la plus vraie : madame de Wastelane accable de caresses et des plus tendres reproches madame d'Alvigny. Elle lui tourne la tête au point qu'elle n'a plus de secret pour la Duchesse. Elle lui apprend dans le plus grand détail tout ce qui s'est passé entr'elle et son mari. Elle lui parle de reconnaissance ; qu'on a exigé d'elle qu'elle se retirât de la société de madame de Wastelane ; et cette conversation finit par prendre des mesures pour se voir à l'insçu du Baron. Hors l'amitié, dit la Duchesse , il est juste de tout sacrifier à son époux.

Mais personne ne vous blâmera d'être constante en amitié. On convint donc que tant que la prudence le permettroit, on profiteroit de toutes les occasions de se rencontrer, soit à Versailles, soit à Paris ou à la campagne.

La Duchesse rendit compte à son frère de sa négociation. Mersange, lui dit-elle, cette femme ne sait par elle-même se décidier en rien. On croit la tenir; elle vous échappe. Il s'agit de s'en emparer, et j'y suis parvenue. Une seule chose me reste à faire. Il faut écarter le Baron. J'en ai le moyen. Il ne s'agit que d'en faire usage, et sans

peine j'y réussirai. La fortune du Baron est dérangée , je n'ignore pas qu'il sollicite le gouvernement de Saint - Domingue. Il a droit d'y prétendre ; j'ai du crédit; secondez-moi, mon frère ; vous ne m'accuserez plus d'entamer une affaire , et de ne la pas conduire à bien.

Le Baron fut nommé Gouverneur de Saint - Domingue. Son épouse ne pouvoit le suivre. Son service auprès de la Reine exigeoit ici sa présence. Monsieur d'Alvigny ne s'éloigna pas sans inquiétude. Sa femme paroissoit, il est vrai , avoir renoncé au jeu ; et à sa liaison avec la Duchesse.

Mais qui l'assuroit qu'en son absence ses goûts , venant à se réveiller , elle ne se livrât de nouveau aux perfides attractions du jeu , et d'un monde corrupteur . Il fut arrêté avant son départ , qu'un de ses amis , homme mûr et auquel son père avoit été fort attaché , serviroit comme de conseil à la Baronne ; qu'il lui ferroit toucher l'argent dont elle auroit besoin , et que Rose resteroit au couvent jusqu'au retour de son papa . Le baron d'Alvigny fut prendre congé du Roi , et se rendit promptement avec son fils au port de Brest , où le vaisseau qui devoit le porter à sa desti-

nation , n'attendoit qu'un vent de Nord - est , pour mettre à la voile.

La Baronne , dans les premiers momens , ne pouvoit se consoler. La Duchesse , sous le nom de son amie , étoit une véritable furie , attachée à ses pas. Elle ne la quitta plus. Sous le spécieux prétexte de la distraire , elleachevoit insensiblement de la pervertir. Déjà madame d'Alvigny ne songeoit que peu à son époux. La Duchesse et Mersange ne négligeoient rien , pour qu'elle en perdit le souvenir. A peine se ressouvenoit - elle des titres d'épouse et de mère. Très-

rarement elle alloit au couvent de Rose, ne voyoit aucun des amis du Baron. On eût dit que son projet étoit d'éloigner d'elle tout ce qui étoit ou avoit été cher au malheureux d'Alvigny.

Sa femme ne vivoit plus que dans le trouble et dans le désordre ; ses domestiques mal, ou point du tout payés, pilloient, s'en alloient ou rentroient quand ils étoient sans condition. Du jour, madame d'Alviguy faisoit la nuit, et de la nuit le jour. Le matin on ne voyoit que des créanciers dans l'hôtel : les soirs on faisoit de nouvelles dettes. La Duchesse et Mersange ne quit-

toient plus la Baronne , qui , sans colère , commençoit à écouter le Marquis. Il n'étoit pas encore heureux parfaitement ; mais cela tenoit plutôt à certaine habitude qu'avoit la Baronne d'être sage , qu'au respect pour son devoir. Il ne lui restoit rien des principes que nous lui avons connus. Elle avoit toujours témoigné pour son mari beaucoup de considérations. Elle se permettoit aujourd'hui l'ironie , quelquefois même la plus amère. Son air noble étoit remplacé par le ton le plus frivole ; son regard , jusqu'alors timide et intéressant , semblloit être celui d'une Cour-

tisanne hardie et lascive. Sa parure appartenoit à la plus extravagante coquetterie : enfin , excepté sa passion pour le jeu , tout en elle devenoit méconnoissable. Madame de Wastelane triomphoit. La Baronne n'étoit plus qu'une machine mal organisée , dont la Duchesse à son gré faisoit mouvoir les ressorts. Il est temps que je termine mon roman avec madame d'Alvigny , dit un jour Mersange à la Duchesse ; je m'ennuye de la suivre à la trace ; j'éprouve déjà un vide assez fatigant lorsque je suis avec elle ; pour prévoir , que si cela duroit encore huit jours , je n'en voudrois pas ,

pas , même sans l'avoir eue. --
Il faut donc en finir , répondit
la Duchesse.

Elle avoit une petite maison
délicieuse à trois lieues de Paris ,
où elle invite un certain nombre
d'hommes et de femmes , pour y
passer quelques jours. On s'y ren-
dit par couple. Vous entendez
par-là , ma chère Comtesse , qu'au-
cune femme n'y vint sans son
amant. Vous vous doutez bien
aussi que le marquis de Mer-
sange et la baronne d'Alvigny ,
devoient être les héros de cette
partie ; on devoit y couronner
la honte et l'ingratitude de la Ba-

ronne , et la scéléritesse punis-
sable du Marquis.

La journée se passa gaiement,
Chacun varia ses plaisirs suivant
ses goûts. A la fin du dîner ,
comme au temps jadis , on chanta
mille chansons , plus folles les
unes que les autres. On alla même ,
assure-t-on , jusqu'à psalmodier
certaine gravelure , débauche d'es-
prit de Collé , notre plus célèbre
chansonnier d'aujourd'hui. Il est
aisé de juger par-là jusqu'où l'on
poussa l'ivresse , et du vin , et
de la volupté. Il étoit décidé entre
le frère et la sœur , que la Ba-
ronne ne retourneroit point à
Paris sans avoir tout accordé à

Mersange. Après le chant, la Duchesse proposa aux Dames de conter chacune leurs histoires amoureuses, et pour qu'on s'y décidât plus aisément, elle commença ainsi la sienne :

Mon aventure sera aussi courte que la constance de mon amant. On me maria, comme vous le savez, Mesdames, à l'âge de quinze ans. Mon mari en avoit quarante-cinq de plus que moi. Vous jugez bien que je n'aimois point mon grand-père, car monsieur le Duc auroit pu avoir l'honneur de l'être. Comme j'étois peu préoccupée de lui, je distinguai fort bien parmi les convives le

Mij

beau et jeune prince d'Horizore ; allié de mon respectable époux ; il me convenoit infiniment mieux que son parent. C'étoit Hercule sous les traits d'Adonis. Que je le trouvai aimable et séduisant ! son habit merveilleux ajoutoit encore aux grâces de sa personne. Cet habit étoit de couleur de rose et argent, et je rafollois de cette couleur. Il ne m'en fallut pas davantage pour me décider à aimer le Prince. Comme un moment avoit suffi pour qu'il me tournât la tête, un moment aussi le détermina pour moi. Nous n'attendîmes pas au lendemain pour nous dire ce que nous éprou-

vions l'un pour l'autre. Il profita pour cela avec adresse d'un moment que nous dansâmes ensemble.

Vers deux heures après-midi, on me conduisit en pompe dans mon appartement de femmes, où je ne devois pas cesser d'être vierge. Lorsqu'on m'eut mise au lit, et que je demeurai en tête-à-tête avec monsieur le Duc, il me fut impossible de ne pas éclater de rire. Il avoit en ce moment une mine si comique dans sa courte grosseur ! des jambes longues et minces, point de cuisses, car on les confondoit avec ses jambes, une bosse des

mieux conditionnée relèvant sur l'épaule droite, une autre sur la poitrine, saillante d'une palme, couvrez ce mannequin d'une robe-de-chambre à larges pavots d'or relevés en bosses, pour que tout soi analogue à l'espèce d'être qui la portoit; mettez sur le chef un bonnet de nuit, descendu jusqu'au-dessous des yeux, qui ne laissoit plus appercevoir qu'un nez, semblable à celui de Tangu ; et vous tirerez, Mesdames, de cette aimable caricature, le véritable portrait en pied du Duc de Wastelande.

En mille, vous ne devineriez pas ce qui me vint en idée ? je

sors de mon lit. Je passe un jupon, et me voilà dans la chambre que j'occupois la veille. J'y prends Ricoco, mon singe à calotte. Je l'habille à ma manière, et je retourne vite auprès de mon chaste époux, qui ne devoit jamais l'être. J'entre comme une folle en renouvelant mes éclats de rire. Voilà, sans doute, monsieur votre fils, lui dis-je ; il vous ressemble si fort qu'on ne sauroit s'y tromper. Le Duc ne se fâcha point de mon impertinente folie ; il avoit l'air même de s'en divertir. Ce qui assurément auroit dû la faire cesser. Au contraire, ce fut pour moi

un encouragement. Je passai une partie de la nuit à faire gambader Ricoco sur le parquet , et lasse de ce jeu , je me jetai sur un canapé pour berçer mon prétendu beau-fils. Je continuai jusqu'à ce que le sommeil me gagnant , j'allai me remettre auprès du Duc avec le besoin et la volonté décidée de dormir. Il me laissa fort tranquille. Les jours suivans je continuai mes amères plaisanteries , qui à la fin déplurent au Duc. Il s'en plaignit à ma mère , et fut d'autant plus porté à être moins indulgent , qu'il avoit remarqué l'intelligence qui régnoit entre son cousin et moi. Cela

n'empêcha pas que je ne rendisse heureux le prince d'Hori-zore , dont je reçus la première leçon de femme ; mais mon bonheur dura peu. Mon amant étoit de tous les hommes le plus inconstant ; et comme sa passion avoit eu la rapidité de l'éclair , elle n'en eut que la durée.

La Duchesseachevoit son récit, et la comtesse de Felmine prenoit la parole , lorsqu'un valet - de-chambre avertit la compagnie qu'on appercevoit en l'air une machine qui sembloit venir du côté de Paris. On se ressouvint alors que les frères Robert avoient annoncé pour ce jour un voyage

aérien. On sortit pour être à leur passage ; on ne fut pas longtemps à attendre. La machine en effet étoit un aréostat qui portoit les deux jeunes gens que l'on vient de nommer. Ils saluèrent de leurs drapeaux. On leur rendit leur salut en les invitant à descendre. On leur parloit à la faveur d'un porte-voix. Ils se rendirent à l'invitation de la Duchesse , et mirent pied à terre au milieu de son jardin , où ils assurèrent leur ballon. On causa beaucoup avec eux ; on vanta infiniment leur courage. Ils satisfirent à toutes les questions , quelquefois très-ridicules de la part des Dames , et même de certains

Messieurs qui entouroient les voyageurs, et remontèrent dans leur voiture éolienne, après avoir remercié la Duchesse du bon accueil qu'ils venoient de recevoir. On leur souhaita tout le succès qu'ils devoient attendre de leur entreprise; et bientôt on les perdit de vue. On se promena jusqu'à la chute du jour. Rentrés dans le salon, on se mit au jeu jusqu'au souper, qu'on désigneroit mieux sous le nom d'orgie bachique.

Au sortir de table on trouva toutes les pièces du rez-de-chaussée illuminées par des feux de couleurs, dont l'effet étoit très-agréable. Il y avoit sur-tout un boudoir,

éclairé avec un art enchanteur. Ce boudoir paroissoit particulièrement consacré à la volupté. Tout le monde y courut et l'examina avec autant de délices que d'attention. La baronne que Mersangue conduisoit , en sortit la dernière. Attentive aux galanteries que son amant lui débitoit , elle ne s'aperçut qu'elle étoit restée seule avec le Marquis qu'en appelant le chevalier de Norsanne ; mais le Chevalier avec tout le reste de la société étoit parti pour Paris. On avoit tenu hors du château les voitures toutes prêtes , et l'on avoit fait retraite sans bruit. C'étoit une ruse infernale de la Duchesse ,
pour

pour livrer sans défense à son frère la baronne d'Alvigny. Quel tour cruel, votre sœur s'est-elle permise de me jouer ? s'écria la Baronne. Non, je ne le lui pardonnerai jamais. — Vous le trouvez donc bien cruel, reprit le Marquis ? pour moi, je ne vous le cache pas : je sais gré aux ames honnêtes et sensibles, qui ont pris pitié de mes tourmens. — Au moins, reprit madame d'Alvigny, ma voiture et mes gens doivent être ici. — Non, Madame, vous êtes seule avec moi, et votre voiture ne viendra vous chercher que demain vers midi.

On dit qu'à cette nouvelle, la

Baronne entra dans une colère violente. Elle menaça Mersange de sa haine , de ne jamais le revoir ; mais il ne la crut pas , et profita avec tant d'avantage de ce tête-à-tête , qu'il parvint à lui faire goûter ses raisons , et si bien qu'elle vit avec regret l'heure de repartir.

Vers les onze heurers et demie arriva la Duchesse. Pour la forme, la Baronne la houda et commença même des reproches ; mais son amie lui ferma bientôt la bouche. Et comment , le plaisir encore dans le cœur , sur les lèvres et dans les yeux , auroit-elle pu paraître long-temps fâchée ?

On servit aussitôt du chocolat,
et le déjeûner achevé, on retourna
à la ville.

Voilà cependant cette femme
qui avoit refusé si long-temps les
plus brillantes conquêtes , liée
dans une intrigue fort ordinaire.
La société des gens sans mœurs
et le jeu sont des écueils où vien-
dra toujours échouer la vertu.

Il faut dire en faveur de la Ba-
ronne , qu'elle eut encore un mo-
ment de retour sur elle-même ;
ouvrant un tiroir d'une de ses
commodes , la boîte de fiches lui
tomba sous la main , elle la prit, et
versa dessus des larmes de repen-
tir. Ce furent les dernières ; car

N ij



à peu de temps de-là, cette même boîte s'étant encore offerte à sa vue, de dépit elle la brisa et détruisit ainsi ce qui pouvoit lui rappeler son ancienne vertu ; mais elle ne put échapper à ses remords.

Le Marquis qui avoit eu à peine un caprice pour la Baronne, et qui songeoit bien moins à lui plaire et à s'en faire aimer, qu'à se venger d'elle, sans aucun égard, ni pour son nom, ni pour son rang, perfide avec réflexion, lui fit savoir presque publiquement qu'il la quittoit pour Dorival de l'opéra. De son côté madame d'Alvigny, sans en paroître nullement affec-

tée , s'arrangea avec un financier , lequel ne tarda pas à imiter Mersange , et la Baronne , qui imitoit scrupuleusement ses modèles , eut successivement et en moins de 21 mois , six amans. Elle ruina un banquier. Ce remueur d'argent se crut fort honoré d'être admis à la couche d'une grande dame. Bien-tôt personne ne voulut plus de la Baronne. Deux ans la flétrirent davantage que n'auroient fait vingt années passées avec sagesse.

Les premiers temps de l'absence de monsieur d'Alvigny , la Baronne s'étroit assez bien soutenue dans le monde. Le jeu , la fortune de ses amans ayoient pourvu à

ses dépenses et avec luxe. Tout changea bientôt. Ses soupirans s'éloignèrent. Qui que ce soit ne s'offrit pour réparer les pertes en tout genre que faisoit madame d'Alvigny , qu'on ne vouloit plus recevoir nulle part , avec laquelle toute personne honnête refusoit de jouer. Car par-tout , par astuce et avec adresse , elle avoit amplement prouvé cette vérité constante , renfermée dans les vers de madame Deshoulières :

Le desir de gagner qui jour et nuit occupe ,

Est un dangereux aiguillon :

Souvent , quoique l'esprit , quoique le cœur soit bon ,

On commence par être dupe ,

On finit par être fripon.

Elle manqua à tous ses engagemens , à des engagemens multipliés , pris par elle avec la Duchesse. Celle-ci se félicita d'avoir un prétexte pour rompre avec une femme , tombée dans le plus grand discrédit à la cour et à la ville , méprisée , honnie , ridiculisée. Avec empressement elle saisit cette occasion , et cessa toute liaison avec la Baronne. On rougissait de la rencontrer ; on s'en éloignoit comme on fuit un mal contagieux. Devenue laide , et réduite à une misère honteuse , n'osant plus se présenter à Versailles , s'apercevant bien que sa présence fatiguoit les princesses , ell

donna , moyennant cinquante louis , la démission de sa charge à la cour. Suivons-la maintenant à Paris.

Délaissée de tout le monde , ne tenant plus à personne , car sa famille et celle de son mari ne voulurent plus en entendre parler ; elle vendoit le peu de nippes qui lui restoit pour continuer à jouer , et à jouer avec des créatures semblables à elle. Constance , par l'attachement qu'elle avoit pour M. d'Alvigny et sa fille , ne voulut point l'abandonner. Elle lui rendit toujours ses soins avec le même zèle , sans faire attention que non seulement elle ne recevoit aucun

salaire de ses peines ; mais même qu'elle passoit des journées entières sans être nourrie.

La Baronne regrettoit de ne pouvoir vendre l'hôtel où elle demeuroit. Cet hôtel étoit un des biens de famille du Baron. Elle le loua, ne s'y réservant que deux pièces dans les combles, destinées jusqu'alors à son premier laquais. Cette location ne l'enrichit pas, puisque le prix des loyers fut saisi par ses créanciers.

Quelle situation pour une femme de qualité naguère jouissant de la considération, attachée à sa place et à son nom ! Quelle existence ! Plutôt que de se voir ainsi

avili , ne vaudroit-il pas mieux
mille fois mourir ?

Moins la Baronne avoit de
moyens , et plus la soif du jeu sem-
bloit s'accroître . Comme toutes les
maisons honnêtes lui étoient fer-
mées , elle recherchoit celles où
l'on vouloit bien l'admettre ; infâ-
mes tripôts (1) , où l'on peut bien

(1) C'est dans un de ces tripôts opu-
lens , car il en est pour les pauvres et
pour les riches , pour les nobles comme
pour les gens du peuple , qu'un jour une
femme dont le mari étoit préposé à
l'approvisionnement des bleds , proposa
à un vieux militaire une partie à l'or.
Je vous remercie , lui dit-il , je ne joue pas
si gros jeu . Comment ! si gros jeu , ré-

dire que les vices les plus déshonorans se rassemblent. C'est là qu'on sèche de desirs , qu'on frémît de colère et de rage. Que d'injures , que de cris y frappent l'air ! C'est dans ces gouffres , repaires affreux de tous les vices , qu'on enfreint toutes les lois de la bien-séance et de la pudeur ; que les femmes non-contentes d'être infidèles au jeu , empruntent l'audace et la témérité des joueurs les plus hardis , qu'elles provoquent et défient ; que la plupart de ceux qui

pliqua-t-elle ; moi , je joue l'or comme la paille. Sans doute , Madame , reprit l'officier , après en avoir été le grain.

s'y trouvent rassemblés , sont attirés par des motifs honteux et souvent par la faim ; comme on voit au déclin du jour les animaux carnassiers sortir des bois , et roder autour des champs de bataille , pour s'élancer sur les cadavres ; êtres féroces (1) , capables d'égorger de sang-froid ; que dis-je , en plaisantant même , ceux que naguère ils appeloient leurs amis(2).

(1) Il y a peu de temps qu'un joueur vint trouver sa femme , qui étoit au Luxembourg à se promener. Il tire sur sa jeune épouse irréprochable un coup de pistolet , et se tue ensuite de dix coups de poignard.

(2) Deux Anglais partis pour se battre
Madame

Madame d'Alvigny ne payoit personne , nioit ses dettes , celles contractées devant témoins , celles mêmes munies de sa signature.

tre en pays étranger , n'en ont pas moins joué le plus gros jeu dans la route. Arrivés sur le champ de bataille , l'un d'eux parie qu'il tueroit son adversaire. On assure que les spectateurs regardant cette affaire comme une partie de jeu , s'y sont intéressés.

Un Allemand ayant été contraint de se battre pour une querelle de jeu , ne perdit point la tête. Il laissa tirer son adversaire. Le coup lâché , moi , dit-il , je n'ai jamais manqué ; je parie cent ducats que je vous casse le bras droit , et il gagna.

Q

On la voyoit d'antichambre en antichambre , allant mendier aux valets les sommes les plus modiques , et ne remportant souvent de ses demandes humiliantes que la honte , le mépris , et des refus insultans.

C'est dans une de ces infernales demeures , où l'on compare avec raison à des furies ceux et celles qui les fréquentent , que la Baronne se lia avec deux femmes non moins perdues de réputation qu'elle ; les marquises d'Ontegimaru et d'Ebarmiva. Ces victimes de la plus funeste des passions n'étoient pas , dans ces abominables lieux , plus considérées

qu'ailleurs. A ces soupers clandestins, on les traitoit sans nul ménagement; confondues dans la foule, assises au même tapis verd avec vingt aventuriers, escrocs ou chevaliers d'industrie.

Qui peut réfléchir de sang-froid sur l'abus intolérable de ces cavernes de prostitution, où vraiment on s'égorge pour de petits morceaux de cuivre, d'argent ou d'or, où l'on compte pour rien la vie des hommes, et la fortune pour tout; où la maîtresse du logis, espèce de brigand, nouvelle Canidie, autre mégère, brillante et superbe de ses exactions, s'engrasse du sang des

O ij

victimes qu'elle appelle , qui , pour un gain sordide et la joie dans le cœur , quelle joie ! celle des démons , ruine vingt familles tous les ans . Que l'intérêt nous rend injustes et abjects ! vanter la justice aux joueurs , c'est pincer une lyre en présence d'un sourd . Maisons de jeux , gouffres où s'engloutissent les fortunes les mieux établies , que n'écroutez-vous toutes au moment où j'écris ! Souvenir déchirant pour une mère ! Vous savez , hélas ! ma chère Comtesse , que c'est en sortant d'un de ces endroits exécrables , que mon fils fut tué à la suite d'une querelle .

Réduite au dénuement le plus extrême , la Baronne faisoit ressource de tout. Elle imagina d'aller au couvent de sa fille , et sous le spacieux prétexte de renouveler sa garde-robe , elle emporta la presque totalité de ses effets , et de médiocres bijoux qu'elle vendit. Eh ! de quoi n'est pas capable une mère qui porte à ce point l'oubli des sentimens que réclame la nature , qui lui crie sans cesse de veiller sur les besoins de ses enfans , plus encore que sur les siens propres ?

Un jour que la Baronne étoit chez elle , et qu'elle jouoit avec les deux femmes que je vous ai

nommées tout-à-l'heure , entre sa fille presque nue , n'ayant que de mauvais bas et de plus mauvais souliers. Voilà , madame la Baronne , lui dit la Tourière du couvent de Rose ; voilà votre enfant que je vous ramène. Madame la Supérieure m'a chargée de vous répéter ce qu'elle vous a écrit : qu'elle est lasse de nourrir Rosalie gratis depuis bientôt deux ans. En outre , la manière dont vous l'habillez , nous fait honte. Cet enfant a supporté avec une patience exemplaire les plus dures humiliations. Elle a eu beaucoup à souffrir de ses compagnes. Adieu , petite , ajouta-t-

elle en l'embrassant. Voici l'heure du salut, il faut que je vous quitte; soyez toujours bonne fille, bonne chrétienne, et Dieu vous bénira. Vous aurez part aux saintes prières de nos respectables mères. Je laisse sur cette table votre paquet; nous n'avons plus rien à vous. Adieu, Madame; une petite révérence bien insolente, et la voilà partie.

Cette créature retirée, madame d'Alvigny mortifiée, honteuse de l'état de pauvreté dans lequel s'offroit Rose aux yeux des deux joueuses, méprisable et unique compagnie de la Baronne, appela Constance. Menez promener

cette petite fille , lui dit-elle , et se remit tranquillement à meler les cartes.

Constance , comme si elle eût été la véritable mère de Rose , s'attendrit sur son sort et répandit des pleurs en détournant la tête , dans la crainte d'affliger cette jeune personne . O vous , qui desirez apporter quelque soulagement à la douleur des infortunés , pleurez avec eux ! Les larmes que vous verserez sont un baume pour leur blessure . Que ces larmes sont éloquentes ! Comme elles parlent au cœur ; le charme de l'expression n'a point celui de ce langage muet de deux personnes qui s'affligent ensemble .

Constance éprouvoit un chagrin réel de la position déplorable où madame d'Alvigny réduisoit sa fille. Falloit-il la laisser s'abreuver de larmes , manger le pain de la douleur , et respirer l'air empoisonné du vice ? Plus sensible , plus tendre mille fois pour Rosalie , que la Baronne , aujourd'hui sa marâtre , Constance se détermina à l'instant à lui servir de mère , et la regardant alors comme orpheline , elle la revêt de ses hardes , prend une voiture de place , et conduit la jeune personne chez cet ancien ami du Baron , auquel il avoit confié le soin de veiller sur la conduite de sa fem-

me, en partant pour l'Amérique.

Ce respectable militaire, sur le récit simple et vrai de Constance, prit au sort de Rose le plus grand intérêt. Consolez-vous, consolons-nous, dit M. de Saint-Aubin; tant de maux ne peuvent durer long-temps. Le Baron arrive. — Mon papa ! il ne m'abandonne donc pas, ainsi que maman ! Grand Dieu ! que j'ai de grâces à te rendre ! — Oui, bel enfant, j'attends votre père de jour en jour. Selon même ses dernières lettres il devroit être ici..... Ah ! monsieur, interrompit Constance, s'il savoit... — Il sait tout, reprit M. de Saint-Aubin. Vous n'ignorez

pas, Constance, les démarches inutiles que j'ai réitérées auprès de madame d'Alvigny pour arrêter ses désordres, et la rappeler à elle-même. Vainement me suis-je présenté chez elle ; vainement lui ai-je écrit ; mes lettres sont restées sans réponse. Trop bien instruit de sa conduite, mes avis méprisés, j'ai pris le parti de m'adresser au Baron directement. Il sait tout, vous dis-je, tout, hors les mépris que j'ai reçus de sa femme. J'ai même adouci les couleurs qu'il m'a fallu employer pour peindre sa vie désordonnée et ignominieuse. Il revient. Quelle sera sa douleur ! Ramenez à l'hô-

tel votre pupille ; continuez - lui vos tendres soins , et faites en sorte que la Baronne ignore qu'elle soit venue chez moi.

M. de Saint-Aubin partit immédiatement pour Versailles , et obtint une lettre de cachet pour mettre Rose dans un couvent , et la séparer d'une mère dont l'exemple pouvoit devenir pernicieux . Muni de l'ordre de sa majesté , il le vint signifier à la Baronne , qui ne fit aucune espèce de résistance , satisfaite au contraire qu'on lui ôtât sa fille , qu'elle regardoit comme un nouveau fardeau ajouté à sa misère , et sans même s'informer du motif qui lui attiroit un

si

si sévère châtiment. Sur les demandes de Constance , M. de Saint-Aubin fournit aux frais d'un trousseau complet; car Rose manquoit généralement de tout.

Trois semaines après cet événement de juste rigueur , M.d'Alvigny arriva à Paris ; il avoit été absent quatre ans et deux mois. Il se fait conduire à son hôtel. Nul domestique à sa livrée ne se présente. Son fils , avec la vivacité de son âge,s'élance de la voiture,et court embrasser le premier sa maman. Il vole,entre en étourdi dans l'appartement qu'occupoit la Baronne , quand il prit congé d'elle. Il ne la trouye point, la demande

à ceux qui s'offrent à sa rencontre * et n'obtient d'autre réponse des personnes qu'il interroge , sinon qu'une femme du nom de d'Alvigny , demeuroit au quatrième , qu'il pouvoit y monter , s'il avoit à lui parler.

Le Baron tomboit dans la même erreur que son fils , si Constance , qui de la fenêtre l'avoit vu descendre de sa chaise , ne fût venue au-devant de lui pour le conduire chez Madame. M. d'Alvigny , la suit en silence , et déjà le cœur navré. Constance se retourna plusieurs fois pour baisser et couvrir de larmes les mains du mari de sa maîtresse.

La Baronne ne l'attendoit pas ; elle étoit aux prises avec ses deux acolytes ordinaires. Quel coup , pour le Baron sur-tout , qui trouve son épouse dans la compagnie de femmes aussi abjectes , au milieu de quatre murailles nues , sans feu , quoique dans l'hiver , sans autres effets ni meubles qu'un grabat , cinq chaises dépailées , une table de sapin vermoulu , couverte d'un couvre-pied de lit , sur lequel on voyoit des cartes non moins sales que celles dont les valets se servent dans nos antichambres .

De l'air le plus imposant , le baron d'Alvigny ordonne aux deux

Marquises de se retirer. On lui obéit sans réplique. La Baronne voulut parler ; mais d'un coup-d'œil foudroyant, il lui impose silence : autant, lui dit-il, vous êtes en tout méconnoissable pour moi, autant vous allez me méconnoître. Je ne suis plus cet amant sensible, ni cet époux empressé de vous plaire. Je ne suis plus qu'un mari outragé, armé de son pouvoir et de celui de la loi. Je vois bien ; Madame, qu'on ne m'en a point imposé sur vos dérèglements. — Sans doute un ennemi secret. — Votre ennemi, c'est vous-même. Vous n'en avez pas d'autre ; mais vous êtes indigne

de mes reproches , je ne vous dois que du mépris. Je rougis pour vous ; car je le vois bien , vous vous êtes fait un front qui ne sait plus rougir de rien. J'ai aussi un tort , c'est d'avoir trop écouté mon cœur , d'avoir cru que vous en aviez un. Tous les sentiments honnêtes vous sont étrangers , la pudeur , la tendresse maternelle , la reconnaissance ; vous avez tout oublié. Ces titres précieux et honorables , ils sont dégradés en vous ; mais si vous avez méconnu vos devoirs , je saurai me rappeler les miens , et je vais les remplir : l'honnêteté publique l'exige de moi. Je ne sors d'ici , Madame ,

que pour venger la société qui me demande de vous séquestrer de son sein , je ne tromperai plus son attente. Le Baron sortit en effet en achevant ces mots , et accabla la Baronne de son indignation.

Pour se justifier , car elle entreprit de prouver son innocence , au lieu de la douceur et des larmes du repentir , seules armes dont notre sexe se sert avec tant d'avantage , elle employa la hauteur et l'arrogance , ce qui acheva tout à-fait de la perdre.

M. d'Alvigny se rendit chez le Commandeur de Saint - Aubin . Ah ! Commandeur , s'écria le Baron en se jetant dans ses bras ,

vous connoissez tous mes chagrins ! Vous me restez seul au monde ! Consolez-moi, consolez votre ami affligé ; il en a grand besoin.

M. de Saint-Aubin ne voulant pas que le Baron restât dans une maison qui lui rappelleroit sans cesse un bonheur qui n'existoit plus, ainsi que ses malheurs trop présens à son imagination , lui proposa de demeurer avec lui ; ce que M. d'Alvigny accepta. Il ne retourna à son hôtel que pour obtenir du suis de du duc de Velmar , qui l'avoit loué, de tenir sa femme prisonnière jusqu'à ce qu'il eût décidé de son sort.

Après avoir mûrement réfléchi et avisé à ce qu'il y avoit à faire dans cette triste et pressante conjoncture , il fut arrêté entre le Baron et le Commandeur de partir sur-le-champ pour Versailles. On mit des chevaux à leur voiture , et en moins d'une heure et demie M.d'Alvigny et M.de Saint-Aubin avoient déjà eu audience du baron de B... , chargé du département de Paris. Ce Ministre , bien informé de l'inconduite de madame d'Alviguy , ne se refusa point à donner satisfaction à un homme de qualité outragé si publiquement. Ses services exigeoient sans doute qu'on accordât une prompte

et éclatante justice à celui qui , dans son gouvernement , l'avoit rendue à tout le monde avec tant d'équité , et qu'on sauva l'honneur d'un militaire , vrai chevalier français , l'honneur et la gloire de la Colonie confiée à son administration.

Le maréchal de C.... présenta monsieur d'Alvigny au Roi , qui devant tous les Courtisans , se plut à lui donner des témoignages non équivoques de bienveillance. Il n'ignoroit pas que ses affaires étoient dérangées. Il lui accorda vingt mille livres de pension et le commandement d'une de nos principales provinces frontières ,

en donnant en outre à son fils l'expectative du premier régiment vacant. Il se chargea aussi de doter mademoiselle d'Alvigny, et d'acquitter les dettes de sa mère. Dès le lendemain le Baron reçut à cet effet un mandat sur le Trésor royal.

On conduisit par ordre madame d'Alvigny aux Valdonnes, avec défense de la laisser parler à qui que ce fût, ni de recevoir de lettres, sans au préalable qu'elles eussent passé sous les yeux de madame la Supérieure.

Peu de temps après, Sa Majesté, en nominant le baron d'Alvigny chevalier de ses ordres,

Lui fit un nouveau présent de la terre d'Alvigny. Comblé des faveurs du Monarque, il fallut bien qu'on oublât l'espèce d'opprobre attachée depuis peu à son nom. Couvert de gloire, comment se ressouvenir d'une erreur qui n'étoit pas la sienne ?

Monsieur d'Alvigny releva encore par sa bonne conduite l'honneur de sa maison. Il ne s'occupa plus qu'à justifier les bontés du Roi, et à élever son fils, pour qu'il se rendît digne de les mériter à son tour. Il améliora ses biens, les accrut par de nombreuses successions. On eût dit que la fortune se plaisoit à l'acca-

bler d'autant de faveurs qu'elle lui avoit fait éprouver de disgrâces.

Placés tous les deux à la Cour, Rose et Henri furent toujours heureux , car on doit compter pour rien les malheurs de l'enfance, dont on perd aisément le souvenir quand ils sont réparés. Ils n'oublièrent jamais cependant la terrible leçon que leur avoit donnée leur mère par sa funeste passion. Toute leur vie ils eurent le jeu comme en horreur.

Déjà depuis cinq ans la Baronne expiait par les remords déchirans son inconduite passée. L'amertume dans le cœur , elle appeloit

appeloit à chaque instant la mort à son secours. Souvent c'est quand il veut nous punir , que le ciel se rend à nos vœux. La mort entendit enfin sa prière et l'exauça ; mais de la manière la plus terrible et la plus effrayante.

La Duchesse de Wastelane, si long-temps acharnée à perdre madame d'Alvigny , la poursuivit encore jusques dans les derniers instans de sa vie. Il étoit écrit qu'elle causeroit toujours ses maux et ses souffrances. Pour combler les malheurs de la Baronne , le hasard amena donc la Duchesse dans le même Couvent de madame d'Alvigny. Auda-

cieuse, entreprenante, elle s'étoit mêlée imprudemment d'une intrigue de Cour. On l'en bannit, ainsi que de la société, et elle reçut enfin la juste récompense due à ses manœuvres odieuses, et à ses mœurs dissolues.

Il seroit difficile de compter les femmes entraînées par elle dans le vice. Furieuse de se voir privée de sa liberté, elle n'épargna rien pour troubler le silence du cloître ; et ne pouvant par des voies ordinaires se sauver de la prison, elle prit le parti de l'incendier.

Une nuit que ses gardiennes reposoient tranquillement, elle

mit le feu à la Communauté. Quel réveil ! bientôt ce ne sont que pleurs , gémissemens. Les cris se font entendre de tout côté. L'air retentit de clameurs lamentables. La réverbération des flammes offre dans une vaste étendue le spectacle le plus effrayant. Qui pourroit peindre ici avec des couleurs assez vives , ce tableau de terreur et de désolation , le trouble , la crainte , l'épouvante et l'effroi qui régnoient dans cette maison du Seigneur ? tout étoit dans une horrible confusion.

Déjà malade depuis long-temps , manquant presque des forces nécessaires pour sortir de son lit ,

Q ij

la Baronne parvint cependant à s'en arracher. Après les efforts les plus pénibles , elle ouvroit la porte pour fuir , lorsqu'à l'instant même l'escalier , qui ne presentoit qu'une masse de feu , s'écroule à ses yeux avec un long fracas , et l'infortunée demeurant , sans oser remuer , sur une poutre vacillante et prête à se détacher , vainement elle appelle quelqu'un à son aide. Elle ne put éviter la mort. Le bandeau de l'erreur tomba tout - à - coup de ses yeux. Elle eut encore le temps de demander à l'Etre suprême le pardon de ses fautes.

La Duchesse n'évita point la

punitioп réservée par la Justice divine à son action abominable. Cherchant à escalader un petit mur , elle resta accrochée et suspendue par ses jupons. Elle devint ainsi la proie des flammes qu'elle avoit elle-même allumées , et qui la dévorèrent en partie avant qu'on la secourût. Elle vécut onze jours dans des tourment pires que ceux des damnés. Au moment de mourir elle avoua son crime.

Les seules victimes de l'incendie furent la Duchesse et la Baronne. On eût dit que la Justice divine n'avoit permis que madame de WasteJane allumât

un tel embrâsement, que pour se venger de ces femmes criminelles. Après avoir vécu ensemble dans le vice, elles moururent presqu'ensemble de la même mort. C'est ainsi que le monde fut délivré de ces deux espèces de monstres, nés pour le malheur de la société.

J'ai rédigé ces Mémoires, ma chère Comtesse, sur le récit très-détaillé de Constance, femme-de-chambre de madame d'Alvigay, entrée à son service lors qu'elle n'étoit que demoiselle, et qui ne la quitta que lorsque monsieur d'Alvigay fit mettre sa femme au Couvent. Elle avoit

retenu presque mot à mot toute la correspondance de la Duchesse. La Baronne lui lisoit aussi très-exactement les lettres qu'elle écrivoit. Enfin, rien n'étoit arrivé à madame d'Alvigny, que Constance ne scût avec les moindres circonstances. Née de parents honnêtes et aisés, elle reçut une assez bonne éducation. Une banqueroute renversa la petite fortune de ses père et mère, et obligea leur fille de se mettre au service. Elle se conduisit toujours de manière à se faire respecter dans son état, et à mériter l'estime, l'attachement et les bontés de ses maîtresses. Elle n'en eut

jamais que deux , la Baronne et moi. Je la pris après le mariage de la jeune d'Alvigny , qui lui fit une pension de quatre cents livres , nouveau témoignage irré-
cusable de la satisfaction qu'on eut toujours d'elle. Pour moi , je la regrette sans cesse. Il y a en-
viron un an que je l'ai perdue , à la suite d'une fièvre putride ; il n'a pas tenu à moi de la réchaper. Je l'ai soignée , je l'ai fait soigner comme mon enfant. J'avais pour elle un cœur de mère ; elle méritoit bien qu'on s'atta-
chât à elle.

F I N.

851852



Grimb Chorlé

3.1.1986
[2 AH.]

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY



ST. GEORGE



